

CAUSERIE ARTISTIQUE

SALON DE 1859

LE JURY. — LES REFUSÉS. — DISPOSITIONS GÉNÉRALES
DU SALON. — PRINCIPAUX TABLEAUX — MM. KNAUS ET
GÉROME.

Je me distinguerai de mes confrères en critique d'art, mesdemoiselles. — Oui, en vérité, il faut que je sorte de la foule, et je ne saurais mieux le faire qu'en ne débutant pas par une amère satire contre le jury.

Ce pauvre jury — quel qu'il soit — formé des membres de l'Institut érigés en aréopage, ou élu par les artistes exposants, comme un souverain par le suffrage universel, — établi au nom de l'autorité ou au nom de l'élection libre, — est fatalement destiné à avoir tort. Jamais, au grand jamais, les artistes refusés ne le sont justement, et, quant à ceux qui sont admis, on les place immanquablement à contre-jour. Ces deux points établis, comptez les mécontents !

C'est-à-dire que je ne voudrais pas être chargé de faire l'office du jury pour je ne sais quoi au monde ; à moins, toutefois, que ces graves fonctions n'investissent tout à coup ceux auxquels elles incombent d'une philosophie surhumaine ; ce qui leur permettrait de répondre à toutes les criailleries, dans leur for intérieur : « Je m'en moque pas mal ! »

Où mieux, en style noble : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

Au fond, j'aime à croire que c'est ce que je dirais en toute occasion difficile — car c'est la devise des gens de cœur.

Certains artistes, soit par leur talent bien apprécié, soit par le fracas qu'ils ont trouvé moyen de faire autour de leur nom, usent particulièrement du privilège de tonner et de faire tonner contre le jury. Cette année il est question surtout du refus d'une *Vénus* de M. Chaplin, d'une *Eve* de madame O'Connell, et d'un *singe* de M. Frémiet. Je crois être bien informé en vous disant, mesdemoiselles, que la *Vénus*, exécutée d'ailleurs avec un talent incontestable et incontesté, n'a pas satisfait à certaines exigences du jury

et qu'elle vous eût empêchées, très-probablement, d'aller admirer le *Salon* de 1859.

Et vraiment, c'eût été dommage, car l'exposition de cette année est une des plus riches que nous ayons eues depuis longtemps.

L'autre toile, l'*Eve*, due au pinceau de madame O'Connell, n'a pas été refusée pour cause d'immodestie, bien qu'en disent quelques critiques — mais le talent de cette artiste a d'étranges inégalités.

Quant au *Singe* de M. Frémiet, c'est, dit-on, un groupe de sculpture véritablement remarquable. Seulement on dit aussi que l'animal est tellement horrible, qu'on se serait trouvé mal en le rencontrant sur son passage.

Et c'est ainsi que ce pauvre jury se voit accablé de malédictions. — Quant à moi, si je prends son parti, ce n'est pas que je le trouve absolument infailible et impeccable. Non — je ne voudrais pas assurer que le favoritisme n'y ait pas quelquefois son entrée comme partout... que les juges, quand ils ont les yeux fatigués de mauvais tableaux, n'en admettent pas un faible, tandis qu'ils en ont refusé un passable une heure avant, parce qu'ils venaient d'en voir une série de bons. Toutes les institutions humaines ont, hélas ! leurs défaillances, comme l'humanité elle-même. Seulement, on peut dire en faveur du jury, qu'il fait de son mieux, et ajouter que, fit-il l'impossible, on n'en crierait pas moins contre lui.

Alors pourquoi le houspiller?... à moins que ce ne soit pour faire des articles à tort et à travers, et satisfaire de petites rancunes ?

J'aime mieux vous répéter, mesdemoiselles, que le salon de cette année comptera parmi nos plus brillants. Il a reçu asile, comme le dernier, dans le Palais de l'Industrie. La peinture occupe le premier étage, et la sculpture est encore placée au rez-de-chaussée dans un jardin du meilleur goût. Je vous ai dit, je crois, combien ce mode de placement était favorable à la statuaire ; je ne saurais trop le répéter. On la voit ainsi sous tous ses aspects, et elle se détache en silhouette sur un fond vert qui fait admirablement ressortir les profils. Les figurines et les bustes ont été

placés dans une galerie qui règne autour du jardin et contourne les salles de peinture. Comme le fond de cette galerie est garni de tableaux, de gravures et de dessins, ils ressortent moins favorablement que les statues sur leur fond de verdure, mais aussi, on peut les apprécier de plus près.

Les salles de peinture sont éclairées d'en haut. C'est le système de lumière qui convient le plus généralement à tous les tableaux, car il n'en défigure aucun. Mais c'est aussi un système qui donne à tous les peintres individuellement un sujet de plainte; car chacun voudrait pour son œuvre le jour spécial qu'il avait choisi dans son atelier.

En arrivant à l'Exposition, on entre d'abord dans un grand salon carré qui en est le centre. De chaque côté de ce salon s'ouvrent deux galeries parallèles qui conduisent à un autre grand salon carré. Cet espace ne comprend pas moins de 3,045 tableaux, parmi lesquels une grande quantité de bons, et plusieurs de véritablement remarquables.

Parmi ces derniers, il faut citer d'abord : la *Cinquantaine*, de Knaus, la *Plantation d'un Calvaire* et le *Rappel des Glaneuses*, de M. Jules Breton, auquel, s'il vous en souvient, nous avions promis un bel avenir de peintre; deux tableaux de M. Paul Baudry; la *Jeanne d'Arc*, de M. Benouville; tous les tableaux de madame Henriette Browne, qui a décidément pris place au premier rang de nos artistes; les trois tableaux de M. Gérôme, et particulièrement *César* et *Ave Cesar imperator, morituri te salutant*; les tableaux de M. Hébert; la belle collection de portraits au crayon de M. Heim; la *Partie carrée au Pré aux Clercs*, le *Choix de la lame*, une scène de la *Saint-Barthélemy* et un *Duel au bord de la Seine*, par M. Herbsthoffer; l'*Incendie du steamer Austria*, par M. Isabey; les paysages de M. Troyon, et ceux de M. Daubigny.

Voilà, du moins, les œuvres qui m'ont le plus frappé à ma première visite. On ne peut point passer devant elles sans s'arrêter. Je vous parlerai premièrement du tableau de Knaus, intitulé la *Cinquantaine*.

La scène se passe en Allemagne, bien entendu.

Il s'agit d'un couple de vieux époux qui, après un demi-siècle de bonheur conjugal, renouvellent leurs noces. Ils dansent, au milieu d'une clairière, sur le gazon et sous des arbres centenaires. Autour d'eux se groupe toute la population de leur village: depuis le magistrat qui tient lieu de maire (il faut m'excuser, mesdemoiselles, je ne sais pas comment se traduit maire en allemand) jusqu'aux enfants qui pendent encore à la mamelle, et aux vieillards qui touchent à la tombe. Ici, c'est un jeune couple d'amoureux prêts à s'élancer à la danse après les vieillards, et qui semblent se promettre de faire aussi la cinquantaine; là un jeune ménage qui joue avec un joli baby; puis, à droite, dans un coin, les philosophes épicuriens de l'endroit qui se ruent en cuisine.

La réjouissance est générale, et chaque personnage, franchement accentué, marque bien quel est, dans cette fête, la joie particulière qui le touche. Toutes les figures sont expressives, et les épisodes nombreux qui remplissent le cadre racontent toute une idée.

Évidemment, mesdemoiselles, quand vous irez à l'Exposition, vous verrez ce tableau fort entouré; c'est un succès populaire. De là, grandes critiques de quelques journalistes et de certains artistes qui aiment de préférence ce que peu de gens comprennent.

On reproche principalement à la *Cinquantaine* d'obtenir les suffrages du vulgaire, d'être une peinture creuse, pour me servir d'un terme d'argot artistique, que je vais vous expliquer tout à l'heure; enfin, d'avoir des côtés grotesques.

En résumé, on dit que l'avenir du tableau de Knaus est d'être lithographié, puis vendu à cinquante mille exemplaires; et le voilà jugé et condamné.

Mais d'abord, et bien que je ne sois pas en principe pour ceux qui recherchent les succès populaires, — il ne s'ensuit pas nécessairement, parce qu'une œuvre plait aux masses, qu'elle soit, par là même, mauvaise ou plate.

La peinture est creuse; d'accord. C'est le défaut général de la peinture allemande. On entend par peinture creuse un manque de solidité dans la pâte qui semble transparente. Cela vient sans doute de ce que le peintre procède par *glacis* au lieu de procéder par *empâtements*. Les *empâtements* sont à la mode. Je ne nie pas d'ailleurs qu'ils n'aient leur mérite au point de vue du réalisme, et, certes, je préfère les procédés des peintres belges à ceux des peintres allemands qui semblent vouloir rester un peu *imagiers*. Tous leurs tableaux, comme ceux de M. Knaus, leur maître, ont l'air d'être peints avec des laques et leurs couleurs délayées avec des vernis diaphanes.

Le tableau a des parties grotesques : accordé encore. Mais M. Knaus s'est préoccupé davantage de peindre la vérité que de faire une paysannerie de Florian. On critique surtout les vieux époux. Vous reconnaîtrez cependant, mesdemoiselles, qu'il n'est guère possible d'avoir, après cinquante ans de ménage, la grâce qui est le premier apanage de la jeunesse. La gaillarde fraîcheur de la comère est la beauté des femmes qui n'en ont plus. Je crois, pour mon compte, que M. Knaus a peint ce qu'il a vu, et je ne crois pas qu'il ait chargé ses modèles. Le grotesque est bien quelquefois un des éléments du vrai, il faut le reconnaître. Ajoutez que l'esprit allemand est plus porté que le nôtre à marquer cet élément grotesque, et que les formes allemandes, un peu raides, un peu immobiles, l'accroissent aussi davantage.

Si du tableau de M. Knaus nous passons à ceux de M. Gérôme, nous allons toucher d'un coup aux deux extrémités morales de l'art. L'un est le tableau de genre dans toute l'acception du mot, et bien plus encore par sa composition et son sujet que par ses dimensions; les autres sont des tableaux d'histoire, malgré la réduction de leurs cadres, des épisodes épiques racontés sur la page d'une édition elzévirienne, au lieu d'être gravés sur le fronton d'un arc de triomphe.

Peut-être ferais-je bien, en passant, de vous dire, mesdemoiselles, ce que c'est qu'une édition elzévirienne. Les Elzévir vivaient au dix-septième siècle; c'étaient des imprimeurs hollandais qui imprimèrent les chefs-d'œuvre classiques dans des formats extrêmement réduits et avec des caractères en même temps très-fins et très-lisibles. La pureté du texte des éditions elzéviriennes est célèbre, et les imprimeurs-artistes n'ont pas pu encore arriver à la perfection de ces maîtres correcteurs. Aussi Isaac, Bonaventure, Jean, Daniel et Louis Elzévir ont-ils laissé des noms illustres dans l'art de Guttemberg, et leurs éditions se vendent-elles aujourd'hui au poids de l'or. Laissez-moi vous faire remarquer, à ce propos, que le génie

hollandais produisait en même temps les Elzévir et Gérard Dow ; qu'il construisait ces digues prodigieuses qui remportent encore chaque jour une victoire sur la mer. Ne serait-il pas le génie Patience qui triomphe même de l'impossible ?

Revenons à M. Gérôme qui, lui aussi, sait joindre à ses grandes inspirations un peu de ce génie-là. Il possède la science, acquise par de fortes études, et le pur esprit de l'antiquité. Ses tableaux de chevalier semblent s'agrandir sous le regard, et, chose étrange ! quand il a voulu produire de grandes pages, il n'a réussi qu'à demi, comme vous avez pu le remarquer si vous avez suivi les dernières expositions.

Ses deux principaux tableaux cette année sont *César* et *Ave Cesar imperator, morituri te salutant*, ce qui veut dire en français : *Salut, César empereur, ceux qui vont mourir te saluent*.

C'était la phrase avec laquelle les gladiateurs saluaient les empereurs romains en descendant dans l'arène pour aller mourir avec grâce.

Vitellius, empereur, est assis sur son gradin d'honneur, et les gladiateurs lui tendent les glaives dont ils vont se frapper. L'arène est prête, semée de sable fin pour absorber le sang, le *velarium*, qui protège les spectateurs contre les ardeurs du soleil, est tendu, et le cirque plein jusqu'au couronnement.

L'entente simple et sévère de la composition, l'aspect expressif des gladiateurs, celui du gros empereur Vitellius recevant en brute couronné cet hommage de sang, racontent bien une page de l'histoire romaine, au temps des empereurs élevés et massacrés par les cohortes prétoriennes, au temps où le cheval d'un tyran était nommé consul et trouvait des flatteurs, au temps enfin où le dernier mot du gouvernement, à Rome, était *panem et circenses*, du pain et des spectacles !

Regardez ce tableau, mesdemoiselles, si vous voulez vous faire une idée bien exacte de ces cirques immenses, où les empereurs romains rassemblaient jusqu'à soixante mille spectateurs ; vous y verrez comment toutes les classes s'asseyaient à leur rang sur les gradins qui s'élevaient de bas en haut en s'élargissant pour former un gigantesque entonnoir : d'abord les nobles, les citoyens, les affranchis, puis les esclaves. Le Colisée à Rome, et les arènes de Nîmes, nous ont conservé les types de ces édifices, auprès desquels nos vastes monuments modernes semblent des châteaux de cartes.

Voyez-les à l'extérieur avec leurs arcades superposées et leurs colonnes puissantes, entre lesquelles poussent aujourd'hui les giroflées et les végétations de toutes sortes ; à l'intérieur, avec leurs gradins à moitié écroulés, dont l'ensemble paraît, vu d'en haut, tourbillonner en spirale ; suivez, dans l'épaisseur du monument, les galeries infinies qui s'enroulent entre les gradins et les arcades, et représentez-vous la foule

entrant par toutes les issues, se répandant du haut jusques en bas, montant et descendant les escaliers, ou débouchant en masse par les vastes vomitoires, en acclamant les vainqueurs. Quelle immensité, quel torrent humain, et quels hurrahs !

C'était dans ces cirques que se donnaient alors, non-seulement les combats de gladiateurs, mais les luttes de bêtes féroces et les naumachies.

Pour ces derniers jeux, on amenait les eaux par l'embranchement d'un aqueduc, et on les lâchait dans l'arène, qui devenait alors un vaste bassin sur lequel s'ébattaient les jouteurs.

De temps en temps, on donne des combats de taureaux dans les arènes de Nîmes, qui sont en un meilleur état de conservation que le Colisée ; deux ou trois fois par an, les gradins subsistants se couvrent de spectateurs accourus de tous les départements du Midi, les vieilles pierres se cachent sous les habits et les crinolines, et les ruines mêmes disparaissent sous les costumes bariolés des paysans et des gamins, qui s'accrochent aux anfractuosités et se maintiennent sur les abîmes par des prodiges d'équilibre. On peut rêver alors des fêtes antiques, comme l'ombre fait rêver de la réalité.

Après la foule, la solitude. De même que la fête terminée les arènes redevennent silencieuses et reprennent l'aspect solennel des ruines, de même après l'hommage des gladiateurs à César dans sa puissance, l'abandon de César dans la mort. C'est le sujet du second tableau de M. Gérôme.

Cette fois, il ne s'agit plus de l'immonde Vitellius, mais de Julius César, celui qui passa le Rubicon et le premier asservit la république des Scipions et des Gracques. Brutus vient de le frapper au cœur, et il git seul, roulé dans sa toge, au milieu d'une grande salle vide. Il est là, lui, le maître du monde, occupant juste de la terre la place de son corps. Tout est fini. Nul ne veille auprès de lui, et cette solitude et ce silence en disent plus long sur le néant des grandeurs que des volumes de réflexions. Devant ce tableau, intitulé simplement *César*, on s'arrête frappé par des pensées austères, l'on demeure perdu dans des rêveries qui touchent aux questions les plus hautes. Peut-être, si l'on pouvait s'en distraire pour étudier l'œuvre avec un intérêt purement artistique, trouverait-on à reprendre quelques détails ; mais j'avoue que je ne sais pas, devant une impression si grande et si profonde, discuter la portée d'un rayon de lumière. Je pense à la mort, à l'oubli de l'ingrate popularité, aux grandes indifférences de l'histoire, à l' inanité de la puissance de l'homme. Grand Dieu ! que serait-ce donc que toutes les fortunes humaines, si l'Éternité ne nous vengeait pas de la vie mortelle !

CLAUDE VIGNON.

(La suite au prochain numéro.)



LOUIS XI

Explication de l'Énigme Historique de Mai.

Le 8 octobre 1464, Louis XI quittait Chauny pour Péronne. Au temps de la guerre du Bien public, il avait vu le jeune comte de Charolais, causant avec lui, ne pas craindre de s'aventurer bien au delà des retranchements du camp des seigneurs, et il n'éprouvait pas la défiance qu'il n'avait pas inspirée. Les termes du sauf-conduit duquel il s'était muni et qui lui garantissait sa rentrée à son bon plaisir sans empêchement pour quelque cas qu'il soit ou puisse advenir, lui donnaient entier apaisement, et il savourait en idée le double plaisir de conclure bientôt un arrangement tout à son avantage, et de ne devoir pareil succès qu'à soi seul, à l'incapacité de son adversaire, à sa finesse à lui; mais il tombait par là, observe Duclos, dans le piège le plus à craindre pour les gens habiles, qui est de croire l'être plus qu'ils ne le sont; il oubliait son mot que *dommage et honte suivent orgueil de près*; et il oubliait cet adage encore récent de son temps : *Tel cuide autre engeigner qui s'engeigne*.

Le roi arrive chez son cousin : le contraste auquel donne lieu sa réception ne le désoblige point; il sait que sa main dégarnie de bagues et d'ornements n'en tient pas moins, quand il faut, très-solidement une épée, et qu'il y a sous son chapeau, d'une simplicité déjà célèbre, plus de cervelle et d'idées que n'en recèle la tête ou que n'en abrite la couronne du terrible et brillant Bourguignon. Mais quand il apprit qu'au moment où il passait sous une des portes de la ville, tout ce qu'il se connaissait d'ennemis, d'ennemis jurés, entraient par l'autre : quand il se vit presque en face de Poncet et de d'Urfé, de Philippe de Bresse et de Philippe de Savoie, du maréchal de Bourgogne, enfin de Dulau, qui devait habiter par ses ordres une de ses terribles cages de fer, il eut peur, il regretta Pontoise, Chauny, Noyon, ses gardes des marches de Picardie, ses maréchaux, ses chevaliers, ses compagnies d'ordonnance avec leur chef Lohéac; les bonnes figures de ses archers écossais n'étaient pas en assez grand nombre pour le rassurer, il trembla sous son pourpoint de futaine, et on eût pu voir s'agiter sa main sur l'épaule du duc, tandis qu'il l'y tenait familièrement appuyée.

Il montrait pourtant contre mauvaise fortune bon cœur. Les mots de frère et de cousin ne lui faisaient pas défaut. Le château était en réparations. Il exprima l'idée qu'il s'en arrangerait néanmoins. — Outre le

plaisir de se montrer un hôte commode, il se préoccupait de l'avantage de pouvoir, à l'aide de ses archers, se mettre toujours sur la défensive et d'être moins à la portée d'un coup de main. Il lui tardait d'aborder la négociation, unique objet de son imprudent démarche. Bientôt, en effet, commencèrent les pourparlers des deux princes. Et peut-être la supériorité intellectuelle de Louis allait-elle triompher, quand éclata l'incident qui fait de cette aventure une des plus frappantes leçons de morale que Dieu se soit plu à donner aux nations.

Au moment de se mettre en quelque sorte à la discrétion de Charles, il avait eu le soin d'avertir ses affidés de Liège de cesser toute excitation à la révolte. Il n'en pouvait éclater, il le savait, sans que le profit que jusque-là il avait cru en tirer, ne suffit pour y signaler sa main. Mais par un retard de son émissaire, ou par une précipitation presque inhérente à tous les élans, à toutes les secousses populaires, la précaution du rusé monarque était restée sans effet. Au milieu d'un dîner de fête, la nouvelle que Liège est en pleine insurrection arrive et se répand. Toutes sortes de détails aggravants s'y ajoutent. Louis de Bourbon, évêque de Liège, a été ignominieusement chassé. Ses chanoines ont été mis à mort, et l'on s'est acharné sur leurs cadavres. On les a dépecés; puis, par manière de jeu, des Liégeois se les sont jetés l'un à l'autre à la tête. Et une foule de circonstances accusent et révèlent dans cet événement, sinon dans ses lamentables suites, la participation de Louis XI; la responsabilité tout entière en tombe sur lui.

La colère du duc de Bourgogne ne pouvait manquer d'être terrible, et elle le fut. Le premier mouvement de Charles fut de placer des gardes à la porte du château où son hôte commençait par devenir son prisonnier. Le roi de France allait avoir à lui rendre compte des faits et gestes des bourgeois de Liège. Une sanglante expiation, dont en définitive personne ne méconnaissait la justice, devait bientôt, à entendre le fils de Philippe le Bon, servir à jamais de leçon aux trahies.

Louis XI ne se dissimulait pas le péril. Les termes de son sauf-conduit avaient beau lui prêter leur égide, un parjure et un attentat ne laissaient pas de lui sembler possibles. Tout, à commencer par sa conscience, se réunissait pour le tourmenter. Il se

sentait à la fois en proie au remords, à la honte et à l'inquiétude. Le mot fameux que l'on amuse les hommes avec des serments comme les enfants avec des osselets, lui était connu. Le château de Péronne n'était pas sans évoquer le souvenir de celui de Pontefract, où, vers la fin du quatorzième siècle, Henri de Lancastre avait présumé par la détention de Richard à sa mort : bien plus, il reconnaissait dans la tour précisément parallèle à celle où il était renfermé, le lieu sinistre où, trahi par un sujet déloyal, Charles le Simple, son prédécesseur, s'était vu détenir et assassiner.

En effet, une ouverture violente d'un de ses conseillers eût été accueillie, saisie même par le duc de Bourgogne. Un mot en ce sens, et c'en était fait du roi. Dans l'exaspération où se trouvait Charles, il ne demandait pour tout se permettre, qu'une parole quelconque d'assentiment. Personne, au contraire, ne lui tint le langage qui sans aucun doute l'eût déterminé. Quinze mille écus d'or que Louis sut adroitement répandre, lui ménagèrent des amis dans la cour. Deux hommes, Vizeu de Dijon et Philippe de Commines, possédaient toute la confiance du jeune prince. Ils exerçaient sur lui l'ascendant du mérite. Ils plaiderent chacun de leur côté pour le prisonnier. Sa cause était celle de la foi jurée et du droit des gens. La foi et le droit sauvèrent Louis XI. Mais ils ne lui sauvèrent que la vie. Il n'est point de concession que n'exigea de lui son heureux rival. Substitution de la Champagne à la Normandie pour apanage de son frère. Renonciation à toute souveraineté sur les villes de la Somme et de la Flandre, ratification de toutes les prétentions que depuis trente ans le feu roi avait repoussées, tel fut le traité que la crainte lui imposa. Et il dut en jurer l'exécution sur la croix de Saint-Laud, serment terrible, s'il en fut, à ses yeux, car cette relique, legs précieux de Charlemagne, passait pour aussi funeste à ses contem-

teurs, que propice à ses fidèles : l'oubli du serment devait se punir de mort dans l'année.

Un autre sacrifice encore, et qu'explique la connaissance du caractère de Louis XI, mais qui pour tout autre serait resté inacceptable, fut réclamé par le Bourguignon. Sous prétexte qu'il était parent de Louis de Bourbon, le roi dut promettre qu'il marcherait avec l'armée qui s'appropriait à soumettre Liège et à en châtier les habitants. La pensée qu'il prouverait de la sorte qu'il n'avait pas trempé dans leur crime lui sourit aussitôt. Il promit son concours et tint sa promesse.

En effet, on part pour Liège. On l'attaque, on la surprend, on la pille, on la met à feu et à sang, dans toute l'étendue de ce terme; les cruautés commises par le peuple en insurrection sont égalées, dépassées même par une soldatesque en délire, et à la tête des agresseurs, aussi résolu, aussi impitoyable qu'aucun d'eux, on voit figurer le roi de France qui, paré de la croix de Saint-André, payait de sa personne, montrait du courage, frappait sans compter les coups. Les pauvres Liégeois n'en croyaient pas leurs yeux, ils criaient : *Vive France et Louis XI!* Et Louis, l'épée toujours poussée contre eux, répondait : *Vive Bourgogne, paquedieu!*

A l'instar des renégats qui ont marché sur le crucifix, le roi, remis en possession de sa liberté, s'en retourna à Paris. Il n'y put rentrer que la tête basse. Le démembrement de la France et l'honneur... telle avait été sa rançon. Il allait avoir à ruser avec son frère. Il s'était créé des embarras de tout genre tant au dedans qu'au dehors. Le nom de Péronne lui devint une injure, et il n'empêcha les Parisiens de le faire arriver de tous les côtés et par tous les moyens à ses oreilles, qu'en pratiquant alors dans la Seine des exécutions semblables à celles auxquelles, selon M. Michelet, Charles le Téméraire livra les Liégeois.

BIBLIOGRAPHIE.

L'ÉDUCATION DU FOYER

CONSEILS AUX MÈRES QUI ÈLÈVENT LEURS FILLES

Par M^{me} MOLINOS-LAFFITTE (1).

Ma chère Valentine,

Depuis que le bon Dieu a fait de vous, si jeune encore, une grave petite mère de famille, je vous vois

toujours en quête d'utiles conseils, d'avis éclairés, de livres solides, pour vous aider dans la grande œuvre : l'éducation des enfants. Les conseils, les avis, vous les trouvez, bien divers parfois, dans la bouche des grands-parents et des vieilles amies ; les livres se rencontrent à foison, et depuis Xénophon et Quintilien, jusqu'à monseigneur Dupanloup, cette question, qui renferme en elle tout l'avenir de l'individu et de la société, a occupé les meilleures têtes. Mais ces savants traités, ces pages éloquentes, ne sont pas toujours d'un usage journalier et pratique, et un petit livre familial, conseiller de toutes les heures, écrit par une femme initiée aux besoins et au caractère de la première enfance, ce petit livre sera le bienvenu. Or, je crois que je viens de trouver ce rare phénix, et je

(1) Paris, Librairie Nouvelle, 13, boulevard des Italiens. Un volume, prix : 1 franc. Par la poste 1 fr. 20 c.

vous envoie en compagnie de ma lettre, un volume modeste, sans grandes prétentions, mais qui, je crois, vous sera fort utile, à vous, chère Valentine, et à celles de vos amies qui veulent, elles aussi, diriger avec intelligence leur jeune famille.

Ce petit livre, intitulé *Éducation du foyer*, est écrit par une mère, qui nous apporte les trésors de son expérience et de ses réflexions. C'est un livre de pratique et non pas de théorie; vous y trouverez tout à la fois des conseils sur les soins physiques que réclament les enfants, sur l'instruction et sur l'éducation; ces deux dernières parties sont traitées surtout au point de vue des jeunes personnes; car l'auteur s'adresse aux mères institutrices, qui se sont réservé la tâche si douce et si glorieuse d'élever elles-mêmes leurs filles; l'avenir des garçons semble réclamer le bienfait de l'éducation en commun, qui les prépare mieux aux luttes de la vie.

Partant de ce principe que l'éducation commence au berceau, madame Molinos-Lafitte observe l'enfant dans les langes; et, dans cet être innocent, ignorant, qui étend les mains comme pour tâter la lumière et le jour, elle découvre déjà, et avec raison, le germe des défauts qui, un jour, obscurciront la raison de l'homme. Tel enfant est volontaire, tel autre impatient; celui-ci est jaloux, celui-là sournois et boudeur: la mère doit surveiller et réprimer les premiers essais des passions, et opposer le calme à la colère; les refus aux caprices; à la jalousie, la prudence; à la bouderie, la tranquillité et la froideur. La religion lui viendra en aide; dès que l'enfant pourra comprendre, elle pourra lui parler de Dieu qui le voit, et l'habituer à aimer et à craindre ce témoin invisible qui juge nos actions.

« Les premières notions de religion, dit l'auteur, doivent être données à cette jeune intelligence. Il faut commencer à parler à l'enfant de Dieu, qui a fait toutes ces belles choses qu'il voit: ces arbres, ces fleurs, ces oiseaux, tout ce qu'il contemple et qu'il admire; de Dieu, qui a créé son père et sa mère, tous les hommes et lui-même; qui est le maître de tout, qui le voit et l'entend. Joignant alors ses petites mains, il faut, matin et soir, lui faire dire quelques mots en forme de prière, et l'habituer ainsi à reconnaître une Providence suprême, base de toute autorité comme de toute morale. Quel auxiliaire puissant une mère éclairée ne peut-elle pas trouver d'ailleurs dans cette première aspiration de reconnaissance et d'amour. De là dérivent naturellement pour l'enfant le respect et l'affection pour ses père et mère, représentants de Dieu sur la terre... »

» Commencez l'éducation raisonnée dès le berceau; vous y trouverez l'avantage d'écarter, dès le principe,

les mauvais penchants, et de développer à la fois le jugement, l'intelligence et le cœur. »

Vous comprenez, chère Valentine, ce que l'auteur entend par ce mot: *éducation raisonnée*, c'est-à-dire de ne pas lercer l'enfant de contes puérils, de ne pas l'effrayer par des fantômes imaginaires, le loup, Croque-Mitaine, etc., de répondre à ses questions, premières lueurs d'une raison qui s'essaie, non par des défaites, des réponses évasives, mais d'une manière claire, nette, propre, en un mot, à développer ses idées et à rectifier ses jugements. Je vous recommande particulièrement tous les conseils qui regardent la première enfance: le choix des domestiques, le régime, les jeux, les études, la correction des défauts qui apparaissent dès le jeune âge. Tous ces sujets sont traités avec une grande simplicité, mais aussi avec une haute raison, fortifiée par les lumières de l'expérience.

Le second âge, de sept à quatorze ans, a été également l'objet des études de madame Molinos-Lafitte. Elle donne de sages avis sur le genre d'instruction qui convient aux jeunes filles, et son appréciation s'est trouvée d'accord avec la mienne dans le choix des livres qu'elle indique à la mère-institutrice. Mais ce que je goûte surtout, c'est l'esprit religieux et vraiment chrétien qui respire dans ce petit livre et qui le rend digne d'être admis dans toutes les familles françaises. De ce premier principe, qui règle tous les autres, découle un parfum de décence et de sagesse, que vous trouverez surtout dans les paragraphes qui traitent du monde, de la parure, des bals, des lectures; ce sont là des questions délicates, controversées, et sur lesquelles les chrétiens seuls ont des idées justes et précises. Je félicite l'aimable auteur de n'avoir pas transigé avec le respect humain, et d'avoir osé donner aux mères des avis sérieux, et bien propres, s'ils sont suivis, à former une génération de femmes chrétiennes, attachées à leurs devoirs, et d'autant plus aimables qu'elles seront plus vertueuses. C'est là qu'est le salut, vous le savez, ma chère enfant; les femmes, les mères préparent la race à venir, et qu'attendre, qu'espérer si elles-mêmes ne sont pas imbuées des enseignements de la foi? — *Faites-nous des mères!* disait Napoléon à madame Campan; il savait la longue trace que laisse au cœur de l'homme l'éducation du foyer.

Mais voilà une bien longue lettre, que vous serez impatiente de quitter pour lire le charmant volume que je vous envoie.

Je vous laisse, ma bonne Valentine, mais non sans vous embrasser tendrement, vous et votre petite famille.

Votre tante et amie,

J. L.



WILHELMINE DE BLOUMENNTAL

(Fin.)

VII

« Charles, dit mon oncle, et il me tendit la main d'un air amical, mais sérieux, je regrette de m'être laissé aller hier à un mouvement de vivacité qui m'a dicté un mot que tu ne mérites pas. Non, mon ami, non, mon fils, tu ne peux être soupçonné de songer à mon héritage, et si quelque chose pouvait l'arrêter au moment de te laisser entraîner au delà des bornes de la raison, ce serait la seule crainte de me désoler ! Embrasse-moi ! »

Nous étions émus tous les deux. Il m'attira auprès de lui en retenant ma main dans la sienne, et il ajouta :

« Assieds-toi là. Je t'ai traité en enfant rebelle, et je me suis conduit en oncle de comédie. Je ne contrairai pas tes affections si elles sont bien placées ; mais mademoiselle d'Altermann ne te convient sous aucun rapport.

— Je l'ai reconnu, mon oncle, et tout est rompu. »

Il me regarda.

« Rompu ? répéta-t-il. Mais sans que la réputation de mademoiselle d'Altermann ait eu à en souffrir, je l'espère ? »

— Sa réputation n'en souffrira pas, si celles de ses amies qui ont arrangé ce mariage sont assez discrètes pour ne pas attirer les yeux sur elle et sur moi. »

Mon oncle me regarda encore.

« Les choses n'étaient donc pas aussi avancées que je le croyais ? »

— Non, mon oncle. J'ai fait ma cour, comme beaucoup d'hommes la font, à mademoiselle d'Altermann ; mais ni à ses parents, ni à elle, je n'ai jamais dit un mot qui pût faire soupçonner des projets... qu'au reste je n'avais pas.

— Pourtant !... » reprit mon oncle.

Je lui avouai alors, non sans un peu de confusion, le petit complot féminin formé par madame de Krouze et ses amies, pour transformer le *sauvage* en *soupirant*, et la faiblesse qui m'avait fait céder à leurs intrigues.

« A quoi tiennent cependant les destinées d'une jeune fille ! s'écria mon oncle. Quelques têtes folles s'emparent d'un jeune homme en flattant sa vanité, et voilà deux destinées compromises ! Il a raison le poète français :

Rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami,
Mieux vaudrait un sage ennemi !

Malheureusement, dans le monde, on traite avec une triste légèreté cette association si grave qu'on appelle *mariage*. Ce que l'on consulte avant tout, ce sont les convenances de rang, de position, de fortune ; quant à celles de goût, de caractère, qu'importe !

Comme si la femme n'était pas l'ange ou le démon du foyer domestique ! Comme si ne lui étaient pas confiés l'honneur et la félicité des familles ! Je suppose que tu fusses devenu le mari de la belle Hélène d'Altermann ; que serait-il arrivé ? Que bien peu de temps après le mariage, la dissemblance de vos goûts eût fait naître la discorde. L'amour de la parure et des vains plaisirs du monde dessèche le cœur de celle qui s'y abandonne ; et ce cœur desséché reste fermé aux plus pures, aux plus saintes jouissances, comme à toutes les affections !... Et ceci, Charles, ce ne sont pas de vains mots ! Écoute : je désire vivement te voir marié ; tu n'es point fait pour le monde, et une compagne qui ne vivrait que pour le monde te rendrait bien malheureux. Tu es riche par toi-même, tu l'es par ton vieil oncle qui te regarde comme son fils ; le rang que tu occupes doit suffire à ton ambition ; ne songe donc pas à la fortune en songeant au mariage. Cherche une jeune fille élevée sous les yeux d'une mère sage ; une jeune fille qui ait eu à lutter contre l'infortune ; une jeune fille qui ait montré cette abnégation, ce dévouement aux siens, qui sont l'apanage de la plupart des femmes, et cette jeune fille, fût-elle dans la plus affreuse misère, fût-elle abandonnée de tous à cause de sa pauvreté ; cette jeune fille, prends-la par la main et amène-la-moi en me disant : Mon oncle, voici votre niece ! »

Suffoqué par l'émotion, je me jetai au cou de mon oncle en pleurant comme un enfant.

« Tu l'as trouvée ! s'écria-t-il ; et il me repoussa pour me regarder en face.

— Je le crois, répondis-je en balbutiant.

— Comme tu trembles !... Voyons, assieds-toi ; dis-moi tout ; c'est à cause d'elle que tu as rompu avec mademoiselle d'Altermann ?

— Oui, mon oncle.

— Mais cette rupture ne date que d'hier.

— C'est d'hier seulement que j'ai retrouvé mademoiselle Wilhelmine de Bloumenntal.

— Wilhelmine de Bloumenntal ! répéta mon oncle ; la fille de la plus chère amie de ta mère !

— Oui, mon oncle. Mademoiselle de Bloumenntal est cet artiste malheureux, réfugié dans la chambre sous le toit dont j'avais loué la fenêtre pour complaire à mademoiselle d'Altermann.

— Mademoiselle de Bloumenntal réduite à la misère ! comment est-ce possible ?

— Mon oncle, l'excellente madame de Walter, qui a connu aussi la mère de Mina, doit vous présenter, aujourd'hui même, celle dont la vie n'a été que dévouement pour sa famille. Peut-être sera-t-il possible de revenir sur le procès qui a ruiné elle et sa tante tombée en démence.

— Que me dis-tu là, Charles ? mademoiselle Dorothee folle ! »

Je répondis par un signe de tête.

« Mais comment sont-elles venues ici ? »

— Mademoiselle de Bloumenenthal était obligée de chercher dans le travail des ressources pour subvenir aux besoins de la pauvre insensée. A la Résidence seule elle pouvait tirer parti de son pinceau... »

Mon oncle se leva, sonna vivement, et dit :

« J'ai à sortir, qu'on m'habille sur l'heure. »

— Vous allez chez madame de Walter, mon bon oncle ? m'écriai-je.

— Certainement ; je veux voir, je veux entendre, je veux savoir par moi-même.

— Ne puis-je vous accompagner ?

— Non, répondit mon oncle d'un ton bref. Les choses sont tellement avancées de ton côté, à ce que je devine, que tu apporterais à tout cela une partialité dont il faut se défier. Voici des notes à mettre en ordre, fais ce travail à ma place ; et fais-le avec soin, car le prince, hier, était fort mécontent de toi... Vite, Fritz... vite ! finissons-en ! ma voiture !... Tu ne sais pas, non, tu ne sais pas combien ta mère aimait cette famille !... Au revoir ! que je te trouve ici à mon retour. » Et mon oncle partit.

Travailler ! c'était facile à dire ! travailler ! quand j'aurais voulu assister, sans être vu, à l'entretien qui allait avoir lieu entre mon oncle et Mina ! J'essayai... mais je ne comprenais rien à ce que je lisais... Peu à peu, cependant, une sorte de calme se fit sentir à mon esprit. Je me dis que dans la disposition où il était, mon oncle prendrait Mina sous sa protection immédiate, et que, quel que fût le résultat de cette rencontre inespérée, Mina et sa tante seraient désormais à l'abri de l'affreuse misère. Je me remis donc au travail avec la volonté ferme de remplir la tâche qui m'avait été donnée, et, à part quelques distractions involontaires, je la terminai de manière à contenter mon bon oncle.

Le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour m'attira à la fenêtre, et je volai avec empressement au-devant de mon père adoptif.

« Eh bien, mon oncle ? lui dis-je. »

— Eh bien, mon neveu, donne-moi le temps de respirer. »

Son air soucieux éveilla mon inquiétude.

Lorsque nous fûmes enfermés dans son cabinet, il s'écria avec un peu d'ironie :

« Rien de plus charmant, rien de plus séduisant que la sensibilité et l'imagination !... excepté en affaires ; et les femmes qui en sont pourvues en mettent partout. »

— Mademoiselle Mina vous aurait-elle déplu, mon oncle ?

— Elle m'a impatienté ! Pendant plus de deux grandes heures j'ai cherché à tirer au clair le *pourquoi*, le *comment* de ce procès, et c'est seulement en m'en revenant que j'ai pu entrevoir ce *comment* et ce *pourquoi*. Il paraît qu'au commencement du siècle dernier, Maximilien IV, bisaïeul de notre souverain actuel, fut sollicité par le seigneur de Bloumenenthal de permettre que les filles de ce nom héritassent du nom, du fief et de tous les privilèges y attachés, dans le cas où il n'existerait aucun héritier mâle issu de la branche aînée. Il paraîtrait encore que Maximilien IV accorda cette faveur au seigneur de Bloumenenthal, mais à la condition que, le cas échéant, l'héritière du nom, du fief et des privilèges y attachés

épouserait le fils aîné issu de la branche cadette. Celui-ci devenait alors possesseur du château, du fief et du titre de seigneur de Bloumenenthal... Comme tu as l'air étonné ! est-ce que je ne me suis point expliqué clairement ?

— Pardon, mon oncle, très-clairement, répondis-je d'une voix un peu altérée.

— Cette demande avait été faite par le seigneur de Bloumenenthal en faveur de sa fille Ida, qui était, à ce qu'il paraît, une femme remarquable. Probablement, la faveur sollicitée fut accordée, car depuis lors, plusieurs femmes ont hérité du nom, du fief et du château. Pourtant une probabilité ne suffit pas en justice. Des lettres patentes ont dû être accordées à cet effet. Ce sont sans doute ces lettres que mademoiselle Dorothea a brûlées, déchirées ou égarées ; mais la minute doit s'en trouver aux archives, et c'est ce dont, avant tout, il faut nous assurer. Je te charge de faire cette recherche sans nul retard. Mademoiselle de Bloumenenthal n'accepte qu'à regret la généreuse hospitalité de madame de Walter. Je comprends tout ce que sa délicatesse lui inspire à ce sujet. Mais elle doit à sa tante, elle se doit à elle-même de rentrer dans des droits qui paraissent lui avoir été enlevés injustement. Vois donc, fouille les archives, et, s'il y a lieu, nous présenterons l'affaire au conseil intime de S. A. monseigneur le Landgrave. Eh bien ! tu ne dis rien ?

— Mon oncle, demandai-je, la branche cadette a donc pu présenter un héritier mâle du nom de Bloumenenthal ?

— Oui, sans doute, et comme en l'absence de ces lettres patentes, qu'on n'a pas pu retrouver, la branche aînée est censée éteinte puisqu'il n'existe qu'une fille du nom de Bloumenenthal, les juges n'ont pas hésité à prononcer l'arrêt qui dépouillait celle-ci. Quand tu auras fait cette recherche, nous nous occuperons sérieusement de l'affaire. Et le travail dont je t'avais chargé, est-il terminé ?

— Oui, mon oncle. M'est-il permis de demander quelle impression mademoiselle de Bloumenenthal a produite sur vous ?

— Elle m'a paru être une personne de bon sens, lorsqu'elle ne se laisse pas aller à un excès de sensibilité. C'est le défaut de beaucoup de femmes.

— Défaut préférable à la sécheresse du cœur ! » m'écriai-je vivement.

Mon oncle sourit, et me regarda avec malice.

« Oh ! je ne suis pas amoureux, moi, dit-il. Nous autres, vieux barbons, nous ne nous montons pas la tête à la vue de deux beaux yeux, et les yeux de mademoiselle Mina sont fort beaux. Voyons, Charles, sois homme ; agis dans cette circonstance avec toute l'impartialité qu'un membre du conseil intime doit apporter dans une affaire délicate, et de laquelle dépend l'existence de deux personnes. Mademoiselle de Bloumenenthal a supporté les revers de la fortune avec un grand courage ; elle montre le plus noble dévouement pour la pauvre insensée dont elle est aujourd'hui le seul appui... Tout cela est bien, tout cela est beau ; il n'y a qu'un moyen de se rendre digne d'elle, c'est d'être, avant tout, impartial et serviteur fidèle de la justice. Va, mon neveu, j'ai à travailler. »

Je serrai la main de mon oncle, et je le quittai fort peu désireux, je l'avoue, de retrouver ces lettres patentes qui pouvaient m'enlever Mina.

Étais-je donc épris, cette fois-là ? Non ; ce que j'éprouvais pour l'ancienne compagne de mon enfance était un sentiment calme et doux ; c'était la conviction qu'en la choisissant comme compagne de ma vie, j'obéirais à ma mère vénérée ! Non, non, je n'étais pas épris, mais tous mes souvenirs d'autrefois, auxquels celui de Mina se trouvait intimement uni, excitaient en moi cette émotion profonde qu'éprouve l'homme en revoyant les lieux, les personnes qu'il a vus et aimés dès le berceau, pour ainsi dire.

Après un peu d'hésitation, je pensai qu'il fallait obtenir l'assentiment positif de Mina pour faire des recherches auxquelles elle n'avait consenti, peut-être, que par soumission à la volonté de celui qui s'offrait comme protecteur ; et je me rendis chez madame de Walter.

« Je vous attendais, dit ma vieille amie en me tendant la main. Monsieur de Stourm est un excellent homme, mais il ne tient aucun compte de nos appréhensions féminines. J'ai pensé que, moins absolu dans vos résolutions, vous viendriez, ne voulant pas agir contre le gré de la personne intéressée.

— Merci, madame, de m'avoir deviné.

— Nous allons passer tous les deux chez mademoiselle de Bloumenenthal. »

Mina me tendit affectueusement la main.

« Combien je vous dois, monsieur de Berg, dit-elle avec émotion. Un cœur tel que celui de madame de Walter est bien rare... Et monsieur votre oncle... que de bontés !... Oui, vous avez raison, c'est un hasard providentiel qui vous a conduit auprès de deux pauvres délaissées. Mais, vous l'avouerez-je ? je tremble à l'idée de nouvelles discussions judiciaires. Monsieur votre oncle parle de la nécessité de faire constater juridiquement la démence de ma pauvre tante, et je n'y consentirai jamais. »

Ces mots furent prononcés avec fermeté.

« Non, ajouta Mina, je ne souffrirai pas que sa misère morale soit livrée à l'examen de gens indifférents !

— Je crois, mademoiselle, répondis-je, que cette douleur vous sera épargnée. Mon oncle a réfléchi sur les détails que vous lui avez donnés. Permettez-moi de vous dire le résultat de ses réflexions. »

J'exposai alors, en peu de mots, ce que m'avait dit mon oncle au sujet de l'existence plus que probable, aux archives, de la minute des lettres patentes dont mademoiselle Dorothée avait perdu la copie.

Mina et madame de Walter m'avaient écouté attentivement.

« Ainsi, dit cette dernière, une demoiselle de Bloumenenthal ne peut conserver ses droits au nom et au fief, qu'à la condition de devenir la femme d'un Bloumenenthal de la branche cadette ?

— Telle est, madame, la pensée de mon oncle, pensée qui est née de quelques détails donnés par mademoiselle Mina.

Mina fit un mouvement comme si elle allait parler, mais elle resta silencieuse et pensive.

« En s'arrêtant, dit-elle tout à coup, j'ai rapporté à monsieur de Stourm ce que j'avais entendu dire à ma mère bien des fois à ce sujet. Jusqu'à ce moment, je n'avais pas compris toute la rigueur de la condition imposée à l'héritière des Bloumenenthal. Plutôt la misère, que de devenir la femme de celui qui nous a dépouillés !

— Merci ! merci ! m'écriai-je en saisissant sa main. » Elle me regarda d'un air étonné.

« De quoi me remerciez-vous, monsieur de Berg ? demanda-t-elle. Si vous connaissiez comme moi l'avidité de cet homme, vous diriez comme moi : Plutôt la mort que de le rendre l'arbitre de mon sort ! »

Il y eut un assez long silence.

« Il a été sans pitié, reprit Mina ; il a usé de la dernière rigueur, et il nous eût chassées du château de nos pères, si je n'avais pas pris le parti d'en sortir avant que le jugement fût prononcé.

— Cet homme, m'écriai-je, doit être puni ! dès aujourd'hui je vais commencer mes recherches ; mais, sur les cendres de nos mères, je vous jure, Mina, que rien ne sera fait sans que vous ayez été consultée !

— Bien, monsieur de Berg ! dit madame de Walter en me frappant amicalement sur l'épaule. Faisons ce que la conscience nous ordonne, n'ébruitions rien, et espérons en la bonté de Dieu !

— Mina, dites, me permettez-vous d'agir ? »

Après un assez long silence, Mina répondit :

« La position où je me trouve ne me laisse pas libre d'avoir une volonté.

— Et pourquoi donc, chère enfant ? s'écria madame de Walter. N'êtes-vous pas ici chez une amie de madame votre mère, c'est-à-dire chez vous ? Monsieur de Berg n'est-il pas pour vous comme un frère ? Parlez sans crainte, dites votre pensée !

— Eh bien ! madame, reprit Mina, mon désir serait que cette affaire en restât là. Protégée comme je le suis maintenant, et elle tendit une main à madame de Walter et l'autre à moi, je peux espérer de trouver dans mon pinceau des ressources suffisantes pour nos modestes besoins. Que du travail me soit donné, c'est tout ce que je demande !

— Mais, chère petite, si vous veniez à succomber, que deviendrait votre pauvre tante ? »

Mina pâlit, et des larmes gonflèrent ses paupières.

« Dieu n'est-il point là ? » répondit-elle en levant les yeux au ciel.

— Croyez-moi, chère enfant, reprit madame de Walter, laissez faire monsieur de Berg ; des recherches préliminaires n'engagent à rien ; il faut savoir, avant tout, si ces lettres patentes existent.

— Vous avez raison, madame, répondit Mina d'un air soumis ; mais jamais, jamais, je le répète, je ne consentirai à exposer ma malheureuse tante à un examen judiciaire ! Merci de nouveau, monsieur Charles, ajouta-t-elle en se tournant vers moi ; je compte sur votre parole, de ne rien faire à mon insu.

— Je vous le promets de nouveau, Mina ! »

Madame de Walter, avec ce tact que possèdent seules les femmes, sut détourner adroitement l'entretien, et elle parvint à faire naître un léger sourire sur les lèvres de Mina, en racontant quelques anecdotes récentes.

Soudain elle se leva, et me prenant par le bras :

« Allons, dit-elle, il ne faut pas perdre en vaines paroles un temps précieux. Fouillez, cherchez, trouvez, mon cher conseiller intime, et venez nous faire part de vos découvertes. »

VIII

Les archives étaient dans un tel ordre, que le vieux

M. Ganz m'apporta, presque à l'instant, les lettres patentes que je demandais.

« Mais en voici trois expéditions, lui dis-je.

— Si Votre Grâce prend la peine de lire, elle verra que Son Altesse, défunt Maximilien IV, de glorieuse mémoire, n'a pas voulu engager indéfiniment ses descendants. A chaque demi-siècle, la demande de nouvelles lettres patentes pour le même objet doit être faite. La dernière a été adressée à la chancellerie en mil sept cent nonante-neuf; nous sommes en mil huit cent quarante-neuf; il s'en fallait de vingt-quatre heures que le délai fût expiré quand le jugement a été prononcé.

— Alors, m'écriai-je vivement, le jugement est nul ! »

M. Ganz secoua sa tête chauve.

« En fait et en droit, dit-il, le jugement est nul; de plus, l'adversaire s'étant trop hâté d'attaquer perdrait sans nul doute s'il y avait appel au conseil; mais j'ai pu dire que mademoiselle Wilhelmine de Bloumenenthal est hors d'état de suivre un nouveau procès... »

— Comment son tuteur n'est-il pas intervenu dans l'affaire ?

— Le seigneur d'Erthall *chassait* ! répondit le malin vieillard avec un peu d'ironie; et puis la copie des dernières lettres patentes étant perdue, nul ne savait au juste à quelle époque le délai expirait. Mademoiselle Dorothee le savait, elle, c'est-à-dire dans le temps où elle avait sa raison. »

Je relus attentivement les minutes que j'avais sous les yeux, puis je pris quelques notes, et, bien assuré que la justice de notre souverain ne serait pas invoquée en vain dans cette circonstance, je revins en toute hâte à l'hôtel. Mon oncle n'était pas encore rentré.

Après avoir relu mes notes et médité sur ce que je venais d'apprendre, je me demandai comment je pourrais me procurer des éclaircissements que M. d'Erthall ne serait certainement pas en mesure de donner. En face de mon bureau était le portrait de ma mère, portrait qui semblait me sourire. Depuis longtemps je ne l'avais pas regardé avec autant d'amour... Depuis longtemps j'avais cessé de me rendre presque chaque jour dans la chambre qu'elle avait occupée... C'est que depuis longtemps mon âme était livrée à de folles vanités. Comme un insensé, j'avais couru après le faux bonheur qu'on m'avait fait entrevoir, et, au contact du monde, mon cœur avait commencé à se dessécher... Le portrait que je regardais semblait s'animer... Soudain, me frappant le front, je m'élançai vers cette chambre où je n'étais jamais entré sans sentir mes yeux se mouiller... Le secrétaire contenait plusieurs liasses de papiers que j'avais remis de jour en jour à examiner... d'une main tremblante je l'ouvris, et ce que mes yeux aperçurent tout d'abord, ce furent ces mots écrits de la main de ma mère : *Lettres de madame de Bloumenenthal*.

Je m'emparai de ces lettres, et me jetant dans un fauteuil, je me mis à les parcourir avec une ardeur fébrile. Toutes contenaient l'expression d'une tendre et profonde amitié; toutes parlaient de Mina et de moi. Je relus plusieurs fois quelques passages, entre autres celui-ci :

« Mon amie, j'élève ma fille en vue d'en faire la

digne compagne de votre fils; elle est douée, j'ose le dire, d'un noble caractère, et sa piété est aussi fervente qu'éclairée; je trouve en elle une délicatesse d'âme qui me pénètre de la joie la plus douce, et pourtant, combien cette délicatesse la fera souffrir si elle doit jamais vivre dans le monde! Je trouve aussi en elle ce dévouement qui est une des vertus les plus belles de la femme. L'autre jour, à propos d'une de ces contrariétés qui souvent exaspèrent au jeune âge, je lui prêchais la patience, la résignation. — Patience, résignation! répéta-t-elle, tout cela est bon pour les gens qui ne sentent pas, pour les âmes faibles! — Tu te trompes, lui répondis-je. La patience est la vertu des âmes fortes, qui savent s'élever au-dessus des contrariétés de chaque jour, et attendre avec calme et dignité. La résignation n'est point de l'apathie, ma fille; l'âme résignée aux volontés de Dieu conserve toute sa puissance, toute son énergie pour combattre l'infortune; elle accepte l'épreuve qui lui est imposée, mais elle lutte courageusement contre les obstacles, contre la maladie, contre le malheur!

» Mina réfléchit un moment, puis elle me dit : — Oui, tout cela est vrai! Je te vois patiente dans les tracasseries journalières, et je t'ai vue résignée, mais active et courageuse pour lutter contre les difficultés que nous a créées la mort de mon pauvre père!... Je te promets, ma mère, de devenir patiente comme toi, et je tâcherai d'acquiescer à la résignation aux décrets du ciel, puisque cette résignation ne nous impose pas l'obligation de nous croiser les bras dans le malheur. — Mon amie, j'ai voulu vous rapporter ces naïves paroles; elles vous disent, mieux que je ne saurais le faire, quel est le caractère de ma Mina. »

Je relus encore ce passage, puis celui-ci :

« Mon amie, il ne faut pas nous livrer aveuglément aux rêves que nous suggère l'amour maternel; qui sait si ces deux enfants s'aimeront un jour d'un autre amour que de l'amour fraternel! *L'homme propose et Dieu dispose*! Ce vieil adage m'est revenu à la pensée plus d'une fois dans ma vie. Que de vains projets qui ne sont jamais réalisés! Et puis, nous oublions trop toutes deux que je ne suis pas maîtresse de la destinée de ma fille. Héritière d'un grand nom, le choix d'un époux ne lui est pas permis; et quand je pense à celui qui probablement se présentera lorsqu'elle aura atteint l'âge de vingt ans, je frissonne. L'enfance de Frédéric a été orageuse; jeune homme, il désola sa famille par ses folies; je connais ma fille: elle n'acceptera jamais la main d'un homme qu'elle ne pourra estimer, et, refuser, ce sera se dévouer à la misère! Elle le fera, mon amie, car jamais non plus elle ne consentira à se laisser enrichir par un mari. Que de fois déjà nous sommes revenues sur ce sujet! Nous y reviendrons plus d'une fois encore... Mais, je vous en prie, gardons-nous d'aider ces deux jeunes têtes à se monter, et confions-nous en la bonté de Dieu! Si sa volonté est qu'ils deviennent époux, cette volonté se manifestera, croyez-le bien. »

« Elle s'est manifestée! m'écriai-je tout haut, Mina sera ma femme! »

Je pressai sur mes lèvres ces deux lettres, et je descendis chez mon oncle, bien décidé à lui désobéir, s'il le fallait, en cette circonstance.

Mon oncle écouta attentivement les détails que je lui donnai au sujet des lettres patentes que j'avais

lues aux archives. Il prit connaissance avec la même attention des notes que je lui présentais, puis il resta quelque temps silencieux.

« Je ne doute nullement, dit-il enfin, que le jugement ne soit cassé.

— Et alors, dis-je à mon tour, mademoiselle de Bloumenntal sera en droit de demander de nouvelles lettres patentes ?

— Certainement.

— Et obligée d'accepter pour époux le misérable qui a voulu la ruiner ?

— Elle ne l'acceptera pas, répondit mon oncle.

— Je le crois comme vous, mon oncle ! Que deviendra-t-elle ?

— Ne la veux-tu point pour femme ?

— Oh ! mon bon oncle ! Et je lui sautai au cou.

— Allons, fou que tu es, il faut bien te marier pour que tu deviennes sage !

— Lisez, mon oncle, lisez, je vous en supplie, dis-je en lui présentant les deux lettres de madame de Bloumenntal. »

Pendant qu'il lisait, je ne le quittai pas des yeux, et je vis les siens se mouiller plus d'une fois.

« N'a-t-elle pas tenu ce qu'elle promettait ? demandai-je. Ne s'est-elle pas montrée patiente, résignée et forte ! O mon bon oncle ! de quelle tendresse, de quels soins nous entourerons votre vieillesse !... Mais elle est fière Mina ! vous seul pouvez fléchir cette fierté. C'est à vous, mon oncle, de demander la main de Mina ; c'est à vous de nous fiancer *avant* que cette affaire soit évoquée au conseil de S. A. monseigneur le Landgrave. Oui, il faut que Mina soit ma fiancée *avant* que le prince ait décidé ! l'auvre ou riche, n'est-ce pas, mon oncle, n'est-ce pas que vous voulez Mina pour votre nièce ?

— O jeunesse ! jeunesse ! s'écria mon oncle, qui me regardait avec une ineffable affection ; aucune difficulté n'existe pour elle ! Demander dès à présent pour toi la main de Mina, c'est m'exposer à n'essuyer qu'un refus.

— Essayez, du moins, je vous en conjure, essayez !

— J'essaierai, répondit-il en hésitant ; mais si Mina est bien tout ce que nous croyons, elle dira *non*. »

En effet, Mina refusa.

« Quelle que soit la décision de Son Altesse, dit-elle après avoir appris les espérances que nous nourrissions de voir le jugement cassé, mon sort est fixé sans retour ; je me dois tout entière à ma malheureuse tante, et je ne me marierai jamais. Je vous remercie, monsieur, de la preuve de haute estime que vous venez de me donner. Je remercie aussi monsieur de Berg, mon ami d'enfance, mon bon Charles, d'avoir pensé à me confier le soin de son bonheur ; mais, je le répète, ma voie est tracée.

— Ne te désole pas, dit mon oncle après m'avoir rapporté ces paroles ; Mina m'inspire presque de la vénération, et, à cause d'elle, à cause de toi, j'accepterai la présence de cette pauvre idiote, que l'instinct seul attache à sa nièce. Tâche de la faire aimer de mademoiselle Dorothée, et Mina se laissera toucher. »

Mon oncle, en m'engageant à *faire ma cour* à mademoiselle Dorothée, m'ordonnait, en quelque sorte, de voir souvent Mina, et madame de Walter, qui désirait vivement ce mariage, multipliait les occasions de ces rencontres que je recherchais si ardemment. On ne me voyait plus nulle part ; une fois ou deux je m'étais

trouvé chez madame de Dekel en présence d'Hélène et de sa famille. Nous nous étions tous conduits en gens qui connaissent leur monde, et personne, je le croyais du moins, ne savait que je n'appartenais pas au grand nombre des prétendants refusés.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés depuis l'entrée du prince étranger, lorsque un matin madame de Krouze, chez qui j'allais de temps en temps, m'annonça, d'un air de triomphe, qu'Hélène venait d'être fiancée à M. de Kopft, fils du surintendant des domaines de monseigneur le Landgrave. Cette nouvelle me surprit tellement, que madame de Krouze s'écria :

« Ah ! monsieur l'indifférent, vous ne l'êtes pas autant que vous voudriez le paraître !

— Pardon, madame ; mais ce mariage m'étonne beaucoup. Il me semble que M. d'Altarmann avait pour sa fille des vues bien plus élevées.

— Sans doute, mais les deux jeunes gens s'aiment depuis longtemps. »

Je regardai madame de Krouze... Elle rougit.

« C'est-à-dire, reprit-elle, depuis longtemps !... Enfin Hélène s'est décidée. Mais dites-moi donc, mon cher conseiller, qu'est-ce que cette grave affaire dont tout le monde parle, ce procès entre la branche aînée et la branche cadette de la famille de Bloumenntal ? »

Et ce fut à mon tour de rougir.

« Eh bien ! vous ne répondez pas ? Ce n'est point là, pourtant, un secret d'État.

— Non, madame ; mais comme rien encore n'est décidé, je ne puis vous rien dire à ce sujet.

— J'ai vu l'héroïne mademoiselle Wilhelmine de Bloumenntal. (Je ne pus retenir un mouvement d'étonnement et d'impatience ; madame de Krouze heureusement, n'y fit pas attention.) Oui, monsieur de Berg, les femmes sont curieuses !... Apprenant que mademoiselle de Bloumenntal demeure chez madame de Walter, je suis allée faire visite à celle-ci. Mademoiselle Wilhelmine était auprès d'elle. Ce n'est pas une beauté, ce n'est même pas une jolie personne ; mais elle a de beaux yeux, une figure expressive, et des manières empreintes d'une dignité simple qui m'ont séduite tout d'abord. On la dit instruite, spirituelle, et possédant un fort joli talent de peintre. Probablement S. A. monseigneur le Landgrave s'occupera de la marier. Il y aura pourtant une difficulté ; si, comme tout le fait présumer, mademoiselle de Bloumenntal gagne son procès, l'heureux mortel sera obligé de renoncer à son propre nom pour prendre celui de sa femme, car ce nom est ancien et très-aimé de nos souverains. Ne pensez-vous pas qu'il en sera ainsi, monsieur le discret ?

— Madame... en vérité.

— Allons, allons, vous êtes dans les hautes confidences, et je comprends que vous ne pouvez les divulguer. Par exemple, si mademoiselle Wilhelmine avait fait un choix, je ne sais trop si elle y renoncerait pour obéir aux ordres de Son Altesse. Elle m'a paru être une femme douée d'une grande fermeté de caractère ; l'ai-je bien jugée ?

— Oui, madame, parfaitement.

— Savez-vous, monsieur le conseiller intime, que votre air embarrassé me fait soupçonner bien des choses....

— Lesquelles, madame, s'il m'est permis de le demander ? répondis-je en m'efforçant de sourire.

— A quoi bon les dire! Vous ne répondriez pas. Qui vivra verra! Peut-être, mademoiselle de Bloumenenthal est-elle mieux faite qu'Hélène pour devenir madame la conseillère intime!... »

En ce moment, M. de Krouze entra. A son tour, il me parla du procès qui occupait la ville et la cour; puis il dit que mademoiselle de Bloumenenthal avait eu, le matin même, l'honneur d'être reçue en audience particulière par S. A. madame la Landgrave... Madame de Walter, que j'avais vue la veille, ne m'avait point fait part de cette haute faveur! Elle devait cependant en être instruite; très-probablement même elle l'avait sollicitée, mais dans quel but?

Je restai quelques instants encore, ainsi que l'ordonnait la politesse, puis je me retirai et courus chez madame de Walter.

« Arrivez donc, cher enfant, dit-elle lorsque je fus annoncé. J'ai une grande nouvelle à vous apprendre. S. A. madame la Landgrave, dont jadis j'ai été dame d'honneur, a bien voulu écouter, ces jours derniers, le récit que je lui ai fait des infortunes de notre Mina. Ne vous fâchez pas; mais un peu d'aide, quand il s'agit d'un procès, fait grand bien. S. A. monseigneur le Landgrave est la justice personnifiée, et je ne doute pas des efforts de M. de Stourm et des vôtres, pour le gain de cette affaire; cependant... Tant il y a que hier soir, à onze heures, j'ai reçu l'annonce qu'une audience particulière était accordée pour ce matin, par S. A. madame la Landgrave à madame de Walter et à mademoiselle de Bloumenenthal. Notre Mina a été dans cette audience admirable de convenance, de douce réserve et de dignité. Elle a charmé S. A. madame la Landgrave. A la fin de l'audience, S. A. a daigné lui dire : Mademoiselle de Bloumenenthal, le beau nom que vous portez *oblige*; toute votre conduite prouve que vous l'avez ainsi compris. Vous le comprendrez encore, j'en suis certaine, lorsque vous ferez choix de l'époux qui doit le porter dignement à son tour.

— Et qu'a répondu Mina? demandai-je vivement.

— Mademoiselle de Bloumenenthal a salué profondément S. A. madame la Landgrave, l'a remerciée de ses bontés, et a répondu qu'avec les secours du ciel elle espérait ne jamais dévier de la route du devoir. Qu'en dites-vous, mon cher enfant? Le procès est gagné, ce me semble, et vous serez seigneur de Bloumenenthal. Eh bien! vous vous taisez?

— Madame, répondis-je après un moment d'hésitation...

— Je vous dis qu'il en sera ainsi. S. A. m'a confié en grand secret, que de nouvelles lettres patentes seront signées aujourd'hui même, et qu'aucune condition relative à la branche cadette ne sera imposée à l'héritière du nom de Bloumenenthal. S. A. a daigné ajouter qu'elle a jeté les yeux sur vous pour devenir l'heureux époux de mademoiselle de Bloumenenthal. Les désirs des princes sont des ordres, vous le savez; j'ai donc voulu vous faire part de la confiance, afin que, sans avoir l'air de rien savoir, vous soyez préparé à répondre. Oui, Mina deviendra votre femme, bon gré mal gré.

— Bon gré mal gré! répliquai-je avec un peu d'amertume; puis j'ajoutai aussitôt : Madame, permettez-moi, je vous prie, quelques mots d'explication. Nous avons tous agi, jusqu'à présent, comme si les affections de mademoiselle de Bloumenenthal m'étaient

acquises... Pardon, madame, laissez-moi achever, je vous le demande instamment. Ceci n'est pas un reproche que j'ose vous adresser, c'est une observation que la réflexion m'a amené à faire. Je ne doute pas que Mina n'ait pour moi une véritable estime et une sincère amitié; mais je ne possède rien de ce qui plaît à une jeune fille; la nature ne m'a pas favorisé sous le rapport des dons extérieurs; je suis gauche, maladroit, et j'ai cette roideur que donnent les études sérieuses....

— Après? s'écria madame de Walter avec une vacuité toute juvénile.

— Madame, n'est-ce point assez comme cela, et n'ai-je pas lieu de craindre....

— Vous perdez la tête, mon pauvre garçon! Mina vous aime autant que vous l'aimez. J'ai voulu m'assurer de ce qu'il y avait au fond de ce cœur-là, de ce cœur, le plus noble qui soit au monde! Je suis une confidente bien indiscrette, mais, en vérité, je ne puis souffrir qu'un malentendu apporte le moindre obstacle à l'union de deux êtres si bien faits l'un pour l'autre. Mina ne veut point se séparer de sa tante, et Mina ne veut point imposer à votre oncle ni à vous le triste spectacle de cette pauvre fille en démence. Elle craindrait de ne pouvoir se partager entre tant de devoirs également chers, et de n'en remplir complètement aucun. Mina, libre de faire un choix, choisirait pour époux Charles de Berg.

Je me mis à genoux devant madame de Walter, et je couvris ses deux mains de baisers et de larmes.

« Pauvre garçon, répéta-t-elle en riant, il va voir en moi une bonne fée! J'approuve ces délicatesses d'âme; elles sont pour moi le garant de toute la félicité possible ici-bas. Mon cher enfant, tout, oui tout, a été visiblement conduit par la Volonté suprême. Les voies de Dieu sont souvent impénétrables, et nous prétendons tout diriger alors que nous ne faisons qu'entrer en aveugles dans ces voies dont nous n'entrevoions même pas le but!... Humilions-nous et remercions Dieu! »

IX

Dix années se sont écoulées depuis que Mina est ma femme. Ma femme! l'ange béni de notre foyer! Comblé des faveurs du souverain, je suis devenu baron de Bloumenenthal, et par des lettres patentes données à toujours, mon premier né, garçon ou fille, héritera du fief et du nom; mes autres enfants devront se contenter de celui de mes ancêtres, qui, dans les armes comme dans la robe, l'ont jadis illustré. Cette faveur, ces honneurs nous font bien des envieux, et pourtant ce qui est plus digne d'envie que tout cela, c'est le bonheur que Mina nous donne à tous; bonheur mêlé de quelque amertume, comme toutes les félicités de la terre! Oui, Mina avait raison; accepter ma main, c'était accepter de nouveaux, de grands devoirs! c'était donner sa vie entière à un époux et à deux vieillards! Son courage, son énergie morale, font qu'elle suffit à tout. Ma fille, ma seconde Mina, mon fils, mon cher Wilhelm, secondent leur mère auprès de notre pauvre tante Dorothee, tombée tout à fait en enfance. Ils l'amuse avec leurs jouets, comme ils s'amusaient eux-mêmes, sans jamais oublier le respect dû à son âge et à l'état malheureux auquel l'a réduite la perte de sa raison. Mais c'est surtout auprès

de mon oncle que Mina doit faire usage de patience et de douceur ! Il ne s'est pas préparé à vieillir, et il s'étonne, souvent il s'irrite des empêchements que lui apportent des souffrances jusqu'alors inconnues, et du repos forcé auquel ces souffrances le condamnent. Il y a des moments où mon pauvre oncle est inabordable pour tout le monde, excepté pour Mina. Il malmené les vieux serviteurs que cet ange a su retenir auprès de lui ; il gronde les enfants, il tempête contre moi... Mais à la voix de Mina, la tempête s'apaise peu à peu. Mina ne *prêche* pas la résignation, jamais Mina ne *prêche* ; elle emploie mille petites ruses pour distraire le malade d'abord, et quand l'orage est un peu calmé, elle rappelle quelque souvenir du temps passé, provoque ces longs récits auxquels les vieillards se complaisent, puis elle demande à prendre sa revanche au tricot, ou bien aux échecs, dont la partie, commencée la veille, n'a pu être achevée !

Et moi, suis-je toujours juste, suis-je toujours d'une humeur égale avec mon angélique femme ? Hélas ! non ! la préoccupation des affaires, quelques traits malins lancés contre moi par mes envieux, et qui m'ont été répétés complaisamment, une boutade de S. A. monseigneur le Landgrave, enfin les mille petites contrariétés qui abondent dans la vie, me rendent parfois très-maussade... Mais le moyen de l'être longtemps auprès de Mina ? A son seul aspect, quelque chose de doux et de paisible s'empare de votre âme : il y a tant de sérénité sur ce pâle visage, un accent si persuasif dans le son de sa voix !... Oui, une femme telle que Mina, est l'ange du foyer ! chaque jour je remercie nos mères d'avoir préparé cette union, qui me donne tout le bonheur compatible avec la condition humaine !

Rarement Mina paraît à la cour. Sa vie tout entière est consacrée à la famille. Chaque fois que nous obéissons à l'invitation qui nous est adressée, nous rencontrons madame de Kopff, toujours parée avec une extrême recherche ; le rouge dissimule mal les ravages du temps, et les chagrins domestiques ont couvert son front de rides que le fard ne peut faire disparaître. Rien n'est, dit-on, plus malheureux que cet intérieur : le peu de fortune laissée par M. d'Altermann, mort depuis longtemps, a été dévoré ; le

mari et la femme, aussi prodigues, aussi désordonnés l'un que l'autre, sont sans cesse harcelés par les créanciers. S. A. monseigneur le Landgrave vient souvent au secours de ce ménage où règnent ensemble le luxe et l'indigence... Quant à madame d'Altermann, vieille et infirme, elle est abandonnée, ainsi que les deux jeunes enfants d'Hélène, à l'incurie des domestiques. Hélène ne sait pas, et ne saura jamais à qui elle doit les bontés de notre souverain.

Je regarde comme une faute très-grave la faiblesse qui m'a entraîné sur les pas d'Hélène ; peut-être cette faute a-t-elle amené le mariage précipité qui fait le malheur de toute la famille !...

Il y a peu de temps, ayant appris quelques détails affligeants sur cet intérieur, je rentrai chez moi l'âme profondément attristée ; et ne pouvant résister aux remords qui m'oppressaient j'avouai tout à Mina.

Après m'avoir écouté sans m'interrompre, elle me tendit la main, et, avec l'expression d'une indicible tendresse, elle me dit : « Charles, chaque jour de ma vie je trouve quelque nouveau motif de t'estimer et de t'aimer ! Ce regret d'une faute à laquelle tu t'es laissé entraîner est d'un honnête homme. Elevé par un père tel que toi, notre Wilhelm apprendra, dès l'âge le plus tendre, les ménagements et le respect dus à ces jeunes filles que le besoin de plaire compromet si souvent. Moi, j'apprendrai à ma fille ce qu'on nous laisse trop ignorer, c'est que le mariage impose des devoirs sévères ! Les leçons, l'exemple de nos deux mères, m'ont fait voir cette association sous son véritable aspect... La plupart des jeunes filles comptent pour peu de chose, dans le mariage, le mari, et elles comptent pour rien la nouvelle famille dans laquelle cette union les fait entrer... Charles, je l'ai dit déjà bien des fois, si j'ai autant hésité à l'accepter pour époux, c'est que je me défiais de moi-même... Mais nos deux mères, qui ont préparé notre union, veillent sur moi du haut du ciel, et Dieu daignera me donner la force et la persévérance nécessaires pour l'accomplissement de tous mes devoirs ! Ils me sont bien chers ; car ils ont pour objet ton bonheur, celui de nos enfants, le repos d'une pauvre insensée et la tranquillité du digne vieillard qui a voulu être pour nous un second père !

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

PULCHÉRIE

(Suite.)

Ternoy, mars 1782.

Ma chère Cécile,

La crise imminente que je redoutais s'est éloignée : je respire. Le comte de Septmeries que l'on attendait de jour en jour est tombé malade à Brest ; sa vie n'est plus en danger, mais la convalescence sera fort longue,

et je vois devant moi des jours et peut-être des semaines de tranquillité. Cependant, peut-on appeler du nom de tranquillité la situation fausse et douloureuse où je me trouve ! Ah ! Cécile, que tu es heureuse de n'être pas obligée de feindre ! Tu te lèves, calme et souriante ; la vérité préside à toutes tes paroles, tu reçois des bénédictions, et tu les mérites ; ton front ne rougit pas sous

le baiser maternel, l'œil ami de tes parents lit jusqu'au fond de ta conscience, tu ne trembles pas chaque fois qu'arrive une lettre, une visite ; tu es dans la paix, dans une profonde paix... Heureuse, heureuse Cécile !

Nous avons reçu ces nouvelles du comte de Septmeries par son valet de chambre ; la lettre de ce pauvre homme m'a touchée, et je dois convenir que celui qui inspire de tels sentiments à un inférieur doit être bon, généreux, et posséder une âme au-dessus du vulgaire. Mon père m'a montré cette lettre, en faisant l'éloge du comte, en me citant mille traits de son enfance, de sa première jeunesse, qui prouvent un caractère élevé... Il n'aurait pas parlé de son fils avec plus d'âme et de chaleur... Pauvre père !

Ta lettre, Cécile, tes énergiques reproches m'ont fait pleurer ; mais peut-être si tu avais lu au fond de mon cœur, si tu avais vu mes craintes, si tu avais connu celui à qui ma foi est désormais engagée, peut-être m'aurais-tu excusée... Cependant, écris-moi, conseille-moi, si tu le peux ; j'ai tant besoin de conseil et d'appui !

Les lettres d'Albéric, que je reçois assez exactement, sont mon bonheur ; elles ouvrent la porte de l'avenir devant moi, l'avenir, où je me vois heureuse, réconciliée, aimée... Mais que de soucis me donne, d'autre part, cette correspondance clandestine ! Et quand cette triste vie de ruse et d'imposture finira-t-elle !

Adieu, chère Cécile, pense à moi qui ne t'oublie jamais.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE À CÉCILE.

Ternoy, avril 1782.

Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ! Cette réflexion de La Bruyère se retrouve sous ma plume, chère Cécile, mais ce n'est pas à toi que peut s'adresser un reproche ; tu ne fais pas naître de tristes retours dans l'âme qui te chérit... L'amitié égale, fidèle, sans nuages et sans changements, n'apporte au cœur qu'une douce sécurité, mais elle n'a pas suffi à mon bonheur ; je l'ai placée dans des sentiments plus exclusifs, dans une affection ardente, et je me demande déjà si j'ai trouvé ce que je cherchais. Si tu savais, Cécile, combien, depuis quelque temps, les lettres d'Albéric me donnent peu de satisfaction, combien peu elles répondent à ce que j'éprouve moi-même ! Courtes, enjouées, gracieuses, peut-être seraient-elles de fort jolis billets adressés par un mari à sa femme, durant une courte absence et dans une position ordinaire, mais nous ! Moi qui lui ai tout sacrifié ! lui qui a obtenu ma main et ma foi, au mépris d'un devoir sacré, grâce aux décevantes apparences d'un amour si profond et si tendre ! lui, m'écrire ainsi, sur le ton d'une glaciale plaisanterie ou d'une galanterie étudiée ! Oublie-t-il donc ce que je souffre, ce que je me prépare à souffrir ! Ne sait-il plus qu'il est mon unique appui sur la terre, et que si je ne puis pas dans son affection force et courage, je serai de toutes les créatures la plus misérable et la plus abandonnée !

J'étudie minutieusement chacune des lettres qu'il m'écrit, je la commente, je cherche à en découvrir les sens cachés, à lire entre les lignes, comme nous disions au couvent ; je me mets l'esprit à la torture, mais en vain ; je n'y trouve que froideur mal déguisée, légèreté poignante, habitudes d'égoïsme et d'oubli, et je

me demande si c'est là celui que j'ai tant aimé, celui qui m'a tant aimée !

Les doutes les plus cruels suivent la lecture de ces lettres : il semble que, transi de froid, j'épuise mes dernières forces à souffler sur les cendres glacées d'un feu éteint, qui ne peut plus rendre à mes membres la chaleur et la vie... je souffre, Cécile ; c'est le début de la punition. Il est bien amer !

Une terrible inquiétude se joint à mes peines ; l'instant redouté est venu : le comte de Septmeries arrive dans trois jours, le mardi de Pâques. Que vais-je devenir ?

Deux jours après.

Je ne puis parler qu'à toi seule, chère Cécile, et si tu savais ce que je viens d'entendre ! Reçois dans ton cœur fidèle cette triste confiance dont le fardeau m'accable et me fait rougir. Hier, à cause de la fête, mon père avait donné un grand dîner auquel assistait l'intendant de la province, parent, comme je crois te l'avoir dit, de M. de Saint-Brice. Au dessert, un des convives lui demanda des nouvelles d'Albéric. M. De... répondit en riant :

« Il a passé à Paris un joyeux carême, on ne parle que de ses folies ! Grand jeu, dépenses folles ; bref, il semble avoir pris la devise de la feueduchesse de Berry : *Courte et bonne* ! »

— Mais sa fortune ? dit un des convives.

— Bah ! il a un titre et un joli visage ; avec cela, mon cher, on trouve des héritières... »

Cécile, je suis une héritière, moi !

La conversation continua sur ce ton, je ne puis t'en dire tous les détails ; mais à dater de ce moment, un sentiment que je n'avais jamais connu, l'humiliante jalousie, cette vipère qui mord et déchire, entra dans mon âme, suivie de son affreux cortège, les soupçons, les craintes, la colère et le doute qui empoisonne jusqu'au passé lui-même. Albéric m'a-t-il jamais aimée ? Ma fortune n'a-t-elle pas été l'objet de cette recherche, de cette insistance, de cette comédie d'affection ? n'est-ce pas elle qui l'a poussé à m'unir à lui par un nœud indissoluble ? Si cela est, je suis bien misérable, et le châtimement peut-être dépasse la faute. Mais si cela n'est pas, s'il m'a aimée, sincèrement aimée ; si la légèreté seule, l'exemple contagieux des autres, l'ont jeté dans ces écarts... ah ! qu'il revienne, il est sûr de son pardon ! Je souffre trop pour ne pas pardonner.

Demain, que se passera-t-il ? M. de Septmeries arrive : mon père et ma mère sont au comble de la joie. Mes pensées se heurtent dans ma tête, mais elles sont également douloureuses. Adieu, chère Cécile, je t'écrai bientôt.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE À CÉCILE.

Ternoy, avril 1782.

Il est arrivé, Cécile, il est ici depuis trois jours, trois jours de torture... Mon père et ma mère l'ont reçu avec la plus vive tendresse, comme un ami longtemps regretté, comme un hôte longtemps désiré, comme un fils enfin. Je n'osais pas lever les yeux ; mon père l'amena vers moi et me dit : « Ma chère enfant, le fils de mon vieil ami, le comte de Septmeries ! »

Je m'inclinai. Le comte m'adressa quelques mots que je n'entendis pas ; les battements de mon cœur me suffoquaient, et, sous ce regard attentif qui pesait sur

moi, je me sentais pâlir et rougir. Il s'éloigna et alla s'asseoir à côté de ma mère; je respirai un peu, et je pensai alors que si un funeste amour ne m'avait pas engagée, ce moment eût été le plus doux de ma vie. Obeissante à mes parents, confiante en leur choix, libre et tranquille, j'aurais reçu avec satisfaction celui qui m'était destiné, et j'aurais appris à l'aimer sous les yeux et avec l'approbation des miens... La franchise et la vérité auraient régné dans mes démarches, et la paix eût été au fond de mon cœur... Et maintenant!

Depuis trois jours, plus maîtresse de moi-même, j'ai pu observer le comte, et l'impression défavorable que j'avais reçue jadis s'est évanouie: la noblesse de son âme, la dignité de son langage ont triomphé de mes préjugés... Peut-être n'a-t-il pas la grâce de l'homme de cour, mais il a l'autorité d'un honnête homme et d'un homme de bien. Je dois rendre cette justice à l'ami de mon père.

Ma pauvre mère, dans son enthousiasme, disait hier, en parlant de lui: « Il me fait penser aux héros de la chevalerie: comme eux, il est vaillant sans brutalité, et doux sans faiblesse. Il a le génie d'un homme de guerre, la piété d'un saint et la simplicité d'un enfant. »

Et il ne sera jamais son fils!

Peut-être t'étonnes-tu que je n'aie pas encore parlé? Je le devrais, je le sens, mais une invincible terreur paralyse ma langue; j'attends, je recule, d'heure en heure, de jour en jour... Je jouis en ce moment d'un reste de repos; mes parents ne m'ont pas encore rejetée et maudite, mais l'aveu, l'aveu, par quels malheurs sera-t-il suivi?

Les lettres d'Albéric sont toujours conçues dans le même esprit; il se rit de mes inquiétudes, il raille mes soupçons, il se joue de mes larmes, et il m'assure qu'avant peu je serai habituée à cette vie de Paris, à ce ton de la cour, à ce mépris de tous les sentiments graves, et que je l'aurai peut-être dépassé. Ah! jamais! Hier, le comte de Septmeries parlait de son père et de sa mère et de l'amour tendre et profond qui régnait entre eux, de cette affection toujours la même, sous les cheveux noirs et sous les cheveux blancs. Il me regardait, il semblait me dire: « Nous serons ainsi! » Mes parents écoutaient avec complaisance, et moi, je pensais à Albéric, et je me disais encore: « Jamais! » Vois-tu, Cécile, avec ces fatales lettres, le désenchantement est entré dans mon cœur, car j'ai vu trop clair dans le sien.

Je continuerai ma lettre plus tard.

Huit jours après.

Je n'ai pas encore parlé, le courage me manque, et tout se dispose pour mon mariage! Personne ne doute de mon assentiment, mais mon père et ma mère, par bonté, veulent que, dans la familiarité de la campagne et de la vie de famille, je connaisse celui qui doit être mon époux. Sans doute, ils pensent que je puiserais dans cette intimité une nouvelle raison pour l'aimer. Ah! Cécile, ils n'ont que trop raison! Je connais maintenant le comte de Septmeries, et je vois en lui tous les dons qui eussent fait le bonheur de ma vie. Mais, Cécile, il est trop tard, et je me répète, avec un inexprimable repentir, ce mot qui retentit sans cesse dans l'abîme de la désolation éternelle: « Je me suis trompée! il est trop tard! »

Cependant il faut parler: l'honneur, la loyauté, les

serments que j'ai prononcés devant l'autel, tout m'y oblige; j'aimerais mille fois mieux mourir. Prie pour moi, chère Cécile, je ne sais plus prier moi-même: ma foi est glacée, la prière s'éteint sur mes lèvres, le sentiment du devoir s'efface, je ne sens rien qu'une douleur aride, sans espérance et sans consolation.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, mai 1782.

Le moment décisif est venu; ta lettre, celles que je reçois d'Albéric me pressent de rompre un trop long silence; mais tes exhortations, Cécile, sont douces, tendres, empreintes de la piété de ton âme; les siennes, dures, impératives, sont bien près de la menace et pas loin de l'outrage. Il ne plaisante plus maintenant: il parle en maître. Allons, du courage! Que je sache avouer ce que je n'ai pas craint de faire!

Quelques heures plus tard.

A l'issue du déjeuner, mon père m'a dit, avec une douceur toute paternelle:

« Ma chère enfant, le comte de Septmeries désire vous parler en présence de votre mère: sûr de notre aveu, il désire aussi obtenir le vôtre, et vous appréciez, j'espère, Pulchérie, la délicatesse de ses procédés. »

Je ne répondis pas; mon père voulut m'encourager; il m'embrassa, et en me serrant contre sa poitrine, il sentit le tremblement de mes membres:

« Vous êtes émue, vous tremblez, Pulchérie, me dit-il; quel enfantillage! Calmez-vous, ma chère petite, vous serez heureuse; je ne connais pas de plus galant homme que Septmeries, il vous aime... »

« Vous avez devant vous le plus bel avenir; allez, ma fille, allez assurer Septmeries de votre consentement; vous mettrez le comble à ses vœux et aux nôtres. »

Je voulais parler, je ne pus; suffoquée de sanglots, je m'appuyais sur le sein de mon père; il me releva, et me dit avec un peu de sévérité:

« Calmez-vous, Pulchérie, ces pleurs sont hors de saison; je vous laisse, mais dans dix minutes il faut que vous descendiez auprès de votre mère. »

Il sortit; je tombai sans forces sur une chaise; Rose me fit respirer des sels, et m'encouragea à descendre, à m'expliquer. Je ne pouvais plus reculer: je pris la copie de l'acte de mariage que le prêtre m'avait donnée, et j'allai, j'allai comme un condamné qui marche à l'échafaud.

Sans doute, j'apparus bien pâle et bien chancelante au seuil du salon de ma mère, car M. de Septmeries s'élança vers moi et m'offrit la main, en m'enveloppant d'un regard inquiet et tendre. Je m'appuyai un instant sur son bras; ma mère me fit asseoir auprès d'elle, et me dit avec une douceur infinie:

« Ma fille, M. de Septmeries désire te parler. »

— Vous connaissez, mademoiselle, me dit-il aussitôt, les désirs de nos familles; M. et madame de Ternoy m'ont, par leur bienveillant accueil, encouragé de plus en plus dans ma recherche; maintenant, mon sort ne dépend plus que de vous; je remets en vos mains le soin de mon bonheur: voulez-vous être ma femme? »

Je ne répondis pas; ma mère se pencha vers moi, et d'une voix caressante elle me dit :

« Chère Pulchérie, réponds ! ne crains rien ! Tu acceptes, n'est-ce pas, la demande du comte ? »

— Je ne le ruis ! m'écriai-je; ma mère, pardonnez-moi, je suis mariée ! »

En achevant ces mots, je tombai aux genoux de ma mère, je cachai mon visage dans les plis de sa robe :

« Ma pauvre enfant est folle, s'écria-t-elle. Pulchérie, reviens à toi, parle ! »

— J'ai dit la vérité, » dis-je tout bas, et je présentai à ma mère mon acte de mariage. Elle y jeta les yeux :

« Albéric de Sainte-Brice ! tu es sa femme ! Malheureuse enfant ! j'ai donc bien mal veillé sur toi ! »

— Ma mère, repris-je, mon imprudence seule a tout fait, vous n'avez rien à vous reprocher... j'implore votre pardon... et le vôtre, monsieur ! »

Le comte avait jeté une sourde exclamation, et il se promenait à grands pas dans la chambre. Ma pauvre mère se tordait les mains, et répétait : « Malheureuse fille ! et ton père, que dira-t-il ? »

M. de Septmeries, après un long silence, vint vers nous; j'osai lever les yeux sur lui : son visage était pâle, et une douleur profonde, que je ne ressentais que trop au fond de mon propre cœur, se peignait dans ses yeux :

« Pardonnez-moi une recherche importune, madame, me dit-il, et daignez dorénavant me regarder comme un fidèle ami. Souffrez que je sois votre interprète auprès de M. de Ternoy; il accordera quelque chose aux souvenirs d'une ancienne amitié. Je vais aller le trouver. »

— Je vais avec vous, comte, s'écria ma mère. Les premiers éclats de sa colère seront à craindre, mais nous serons deux à protéger ma malheureuse fille.

— Allons ! dit le comte en me jetant un dernier regard.

— Pardonnez, oh ! pardonnez ! » murmurai-je.

Ils s'éloignèrent; je restai seule, et, pendant une heure, j'attendis mon sort. J'étais noyée dans les flots de l'angoisse et de l'inquiétude. Enfin, un pas se fit entendre, la porte s'ouvrit, et mon père, mon juge, entra. Il était très-pâle, et, sans me regarder, il me dit d'une voix brève :

« Écrivez sur-le-champ à M. de Sainte-Brice; dites-lui qu'il ait à se rendre à Ternoy dans huit jours; d'ici-là, je ferai les démarches nécessaires pour légaliser et légitimer votre mariage; après, vous quitterez cette maison pour n'y plus rentrer. »

Il sortit sans laisser tomber sur moi un seul regard de pitié; au seuil de la porte, il se retourna, et ajouta :

« Vous ne serez pas déshéritée; écrivez-le à votre mari. »

J'étais écrasée sous le poids du mépris paternel; pourtant, il ne me restait plus qu'à obéir, j'écrivis. Je ne revis pas mes parents toute la journée; par leur ordre, je restai dans ma chambre. Au milieu de la nuit, j'entendis des pas de chevaux dans la cour : le comte de Septmeries partait; il quittait Ternoy pour n'y plus revenir. Tout est fini, Cécile, mon arrêt est porté. Ah ! comment recevrai-je Albéric ? comment lui cacher mes chagrins ? et comment fléchir la colère de mon père ? Adieu, chère Cécile, sois heureuse comme tu le mérites; moi aussi, je subis le sort que j'ai mérité !

PULCHÉRIE.

CÉCILE A PULCHÉRIE.

Agde, mai 1782.

Que te dirai-je, chère et malheureuse Pulchérie ? Il serait indigne de l'amitié d'ajouter à tes maux et de mêler une goutte de fiel de plus à la coupe que tu bois en ce moment, mais laisse-moi te conjurer, au nom de ton avenir, au nom de ton salut éternel, d'accepter avec résignation une destinée inévitable. Ta jeunesse, quelques lectures trop hardies peut-être, la grâce et l'esprit d'un homme aimable, t'ont entraînée dans des démarches qui ne peuvent plus se réparer; tu es liée à de grands devoirs, et désormais, Pulchérie, la voix des passions ne doit plus se faire entendre. Du passé, amie chérie, il ne doit te rester qu'un souvenir triste et l'ardent désir de désarmer tes parents offensés; seuls, le nom et l'image de M. de Sainte-Brice, de ton mari, doivent occuper les pensées et ton avenir. Tu peux être heureuse encore, car les qualités qui t'ont charmée n'ont pas disparu en un jour; tu vas appartenir à l'homme que tu as préféré, et le dévouement, l'affection que tu éprouveras pour lui, le soin de faire oublier le passé à force de vertus, te feront une noble félicité, plus digne de ton cœur que les joies rapides des affections terrestres. Pardonne-moi de te parler ainsi; l'amitié a ses devoirs aussi bien que ses droits, et je ne puis répondre à ta confiance que par ma franchise. Ta position est pénible, mais tu triompheras, Pulchérie; tu te souviendras des pieux enseignements que reçut notre enfance, et tu seras une fille respectueuse, une femme soumise et dévouée, une chrétienne. Tous nos maux nous viennent de l'oubli de Dieu; nous bannissons si vite de notre pensée et de notre vie Celui pour qui seul nous devrions vivre ! Mais tu te rapprocheras de notre Sauveur, et au pied de sa croix, tu puiseras la force dont tu as besoin. Il apaisera ton cœur blessé, il t'enseignera ce dont les heureux du monde même ont besoin — la résignation, et, grâce à lui, tu vivras pure au milieu de la cour, paisible dans ta maison, heureuse peut-être parmi le naufrage de tes espérances. Je ne doute pas que ton père et ta mère ne te rendent leurs bonnes grâces; ta mère est si bonne ! elle forcera ton père à pardonner ! Et M. de Sainte-Brice, gagné par ta douceur, te reviendra tel que tu l'as connu, tel que tu l'as aimé.

Adieu, chère Pulchérie, je prie pour toi avec toute la ferveur de la plus tendre amitié. Daigne le Seigneur t'accorder lumières, patience et force, et faire de tes chagrins d'aujourd'hui la cause de ton bonheur à venir. Adieu, je suis toujours avec toi par la pensée.

CÉCILE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, mai 1782.

Pour la dernière fois, chère Cécile, je date ma lettre de la maison paternelle; je vais partir dans une heure avec M. de Sainte-Brice, avec mon maître, car il le sera dorénavant, dans toute la force de l'expression. Mais je ne me plains pas de sa rigueur; je ne me plains pas en le voyant interpréter si durement les larmes que je verse, en le voyant manifester une jalousie méprisante à l'égard de M. de Septmeries, je n'ai plus le droit de m'offenser de rien : fille ingrate et rebelle, tous les châtimens me sont dus, et je les accepte.

La douceur de ma mère, si bonne et si tendre, me fait plus de mal que la sévérité de mon père. Depuis huit jours, depuis ce fatal aveu, je n'ai plus reparu devant mes parents; mais aujourd'hui, maman m'a rencontrée dans un corridor; nous étions seules, elle m'a embrassée, en me disant d'un ton affligé: « Malheureuse enfant, qu'as-tu fait! »

Elle a reçu M. de Sainte-Brice avec douceur; il semblait qu'elle voulût l'implorer pour sa fille et le supplier d'être bon pour celle qui n'a plus que lui sur la terre. Mon père, au contraire, lui a témoigné une invincible froideur, et c'est sous ses regards imposants et hautains que se sont accomplies les différentes formalités légales et religieuses qui légitiment notre mariage. J'ai essayé plusieurs fois d'implorer mon pardon, de saisir ses mains paternelles pour les baigner des larmes du plus profond repentir: une seule fois, il m'a répondu: « Je ne vous maudis pas, je ne vous déshérite pas, vous serez assez punie par celui que vous nous avez préféré... »

Eh bien, Cécile, soit! que la parole de mon père s'accomplisse! l'expiation n'est pas un vain mot! Que je sois punie, mais qu'un jour je sois pardonnée, et qu'alors tous ceux qui m'ont aimée puissent au moins m'accorder une pensée de regret et de pitié. Je ne prétends plus au bonheur: le ciel me l'avait donné, je n'en ai pas voulu... le même jeu ne nous revient pas à deux fois dans les mains...

Nos chevaux sont dans la cour, mes malles sont chargées, il faut partir... M. de Sainte-Brice m'attend. Adieu, maison où j'ai passé mes jours d'enfance si secrets et si doux; adieu, vous tous qui m'avez aimée et que j'ai méconnus; adieu à tous mes souvenirs, adieu à tous les vestiges du passé; adieu, mon père et ma mère, adieu! adieu sans doute pour jamais!

PULCHÈRE.

M^{me} BOURDON.

(La suite à un autre numéro.)

JACQUES CARTIER

En 1535, dans l'Amérique du Nord, à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, le voyageur s'avancant d'un quart de mille dans les terres, aurait aperçu des arbres renversés, un sol nivelé, une église en pleine construction, des huttes de terre à côté de maisons inachevées, et une enceinte de palissades qui, une fois terminées, offriraient à la ville naissante une sauvegarde respectable contre les incursions des Indiens.

Ceux qui ont lu les délicieuses pages du romancier américain, Fenimore Cooper, savent que les Européens qui pénétraient dans ces contrées étaient sans cesse harcelés par des ennemis très-actifs, toujours prêts à détruire les habitations, à scalper les hommes, et se croyant en cela dans leur droit, puisque la terre dont venaient s'emparer ces étrangers, ils avaient appris à la regarder comme leur part de la création.

Comment en aurait-il été autrement? A peine hors de leurs vaisseaux, ces étrangers portaient des mains sacrilèges sur les arbres centenaires des forêts? Ils raillaient les chasses éternelles; les chevelures sanglantes paraissaient leur inspirer de l'horreur; ils avaient des faces pâles qu'ils ne savaient peindre ni pour la guerre ni pour la paix; et enfin, quand ils étaient réunis en conseil, au lieu de fumer longuement le calumet du silence et de la réflexion, ils parlaient, s'agitaient, s'interrompaient; les jeunes n'attendant point que les vieillards les interpellassent, et les vieillards n'apportaient nulle modération dans leurs discours.

Nous le répétons, sauf quelques rares exceptions, les Indiens détestaient et méprisaient les Européens.

Pourtant, Jacques Cartier, marin intrépide, né dans la petite ville de Saint-Malo, le premier Européen qui eût planté le drapeau français sur la terre du Canada, était digne de leur vénération et de leur amour!

1850. VINGT-SEPTIÈME ANNÉE. — N° VI.

Ayant découvert le premier le Canada, il avait obtenu de François I^{er} d'en être aussi le premier colonisateur.

La fièvre des émigrations commençait à gagner l'Europe. Jacques, parti de France avec six cents personnes de tous états, touchait de nouveau, six mois plus tard, la terre canadienne, et Québec était fondée!

Québec était fondée! Les émigrants de toutes les époques n'ont jamais manqué de se persuader que ce qu'ils vont chercher au loin, c'est le paradis terrestre, c'est l'abondance sans le labeur et la moisson sans les semailles; aussi, lorsqu'ils se trouvent vis-à-vis de forêts à déraciner, d'un sol à défricher, de maisons à élever, d'un État à fonder enfin, ce sont des reproches, des cris, des regrets, et souvent l'abandon de l'œuvre à peine ébauchée!

Cent fois, Jacques dut remonter le courage de ses compagnons et faire tête, lui tout seul, à de sourdes rumeurs qui ne demandaient qu'à éclater en une véritable révolte. Et pourtant il prêchait d'exemple, partageant les privations qu'il fallait s'imposer, et après avoir, en ingénieur et en architecte habile, tracé des plans pour les remparts, pour l'église, pour les habitations, s'emparant de la pioche, du marteau, de la hache, et travaillant comme le plus courageux des manœuvres.

Mais ceci n'était point encore le côté le plus rude de sa tâche de fondateur. Les murs qu'il élevait, des milliers de bras étaient sans cesse prêts à les abattre; les cabanes qu'on avait construites à la hâte en attendant les maisons, des feux soudains les consumaient; le grain dont il ensémençait la terre, les légumes qu'il y plantait, les arbres à fruit qu'il essayait d'y

naturaliser, en étaient arrachés par d'insaisissables ennemis!

Nous avons dit que Jacques Cartier devait seul tenir tête à l'orage lorsque quelque mutinerie éclatait parmi les siens. Nous avons ouï son fidèle ami Pierre Marie, son frère de lait, dont le dévouement secondait son énergie, et dont l'affection lui adoucissait bien des amertumes.

Le jour où commence ce récit, le soleil avait à peine marqué sa zone d'or à l'horizon, que la petite colonie presque entière s'était portée sur le rivage; le bâtiment qui les avait amenés repartait pour la France en quête de nouveaux colons; voir le beau navire s'éloigner, leur semblait comme une autre séparation de la mère patrie.

Que la hache ne fit point résonner la forêt, les Indiens s'en étonnèrent, et, légères comme deux gazelles, deux jeunes Indiennes, Fleur-de-Mai et Rouge-Épine, osèrent s'avancer jusque près des constructions afin d'essayer à pénétrer la cause de ce répit.

« Étrange, étrange! disait Fleur-de-Mai à sa compagne. Ils enfoncez leurs huttes dans la terre comme des tombeaux! Ils se condamnent donc à n'aller jamais habiter le bord des lacs?

— Ils en feront de semblables sur le bord des lacs, reprit Rouge-Épine avec amertume; là-bas comme ici ils mutileront la forêt et tourmenteront la terre embaumée. Les blancs ne respectent rien!

— Sans doute ils obéissent aux besoins de leur nature, dit Fleur-de-Mai; reproche-t-on au castor de ronger l'arbre jusqu'au cœur afin de s'en aider à passer le fleuve? Je voudrais bien voir un blanc!

La jeune et curieuse Indienne n'avait pas prononcé ce vœu, qu'elle et sa compagne se virent cernées par trois colons, au milieu desquels il était facile de distinguer M. Bleu-de-Ciel, le barbier de la colonie, à ses manches retroussées et au peigne dont son oreille droite était ornée.

Malgré son désir de voir un blanc, le premier mouvement de Fleur-de-Mai, aussi bien que de Rouge-Épine, fut d'échapper par la fuite aux regards indiscrets des colons, mais telle n'était point l'intention de ces derniers. Oubliant les sages avis de Jacques Cartier, ils voulurent obliger les jeunes Indiennes à les suivre dans Québec; ils y auraient réussi malgré la résistance énergique des deux jeunes filles, si, de la forêt et de la ville, il ne leur était venu deux défenseurs. De la ville, c'était Jacques Cartier lui-même, qui, d'un mot et d'un regard, fit lâcher prise aux trois colons et les obligea, M. Bleu-de-Ciel en tête, à s'éloigner l'oreille basse. De la forêt, ce fut le Léopard, une Indien aux regards fauves, qui paraissait en vouloir presque à Jacques Cartier de l'avoir devancé de quelques secondes auprès des deux Indiennes.

Un projet cher à Jacques Cartier, était d'établir quelques bonnes relations entre sa colonie et les tribus voisines. Déjà, plus d'une fois, il avait envoyé des présents aux principaux chefs de ces tribus. Ses présents avaient été dédaigneusement accueillis, et il n'avait point été parlé de fumer le calumet de l'alliance.

Cette fois, Jacques Cartier qui connaissait le Léopard pour un jeune chef de grande valeur et d'influence non moins grande, essaya de tirer parti de la circonstance et de pénétrer jusqu'à ce cœur sauvage et fier.

« Ces hommes avaient bu de l'eau-de-feu, dit-il, que mon frère et mes jeunes sœurs oublient leur brutalité. »

Rouge-Épine et Fleur-de-Mai tressaillirent, le Léopard ne répondit point.

« Mon frère est un grand chasseur, dit encore Jacques Cartier, j'aimerais à poursuivre avec lui le daim léger ou le buffle irrité. »

Le Léopard regarda les jambes de Jacques Cartier emprisonnées dans ses grandes bottes, puis ses jambes nues et nerveuses, et il sourit.

« Je sais que mon frère est agile comme le vent qui glisse sur les petites fleurs des bois, reprit Jacques, mais la balle de mon mousquet est encore plus rapide que le vent! »

Cette fois, un frisson courut dans les veines du jeune sauvage, il dit un mot bref à ses compagnes et reprit sa course vers le côté le plus touffu de la forêt. Rouge-Épine l'y suivit.

Fleur-de-Mai resta debout auprès de Jacques Cartier.

« Deux petits oiseaux étourdis s'étaient éloignés du nid de leur mère, dit-elle avec un doux et mélodieux accent, ils allaient être la proie des chats-tigres, mon frère blanc a étendu la main sur eux, Fleur-de-Mai ne l'oubliera pas! »

Puis, elle s'élança sur les traces de Rouge-Épine et du Léopard, et bientôt Jacques Cartier les perdit de vue tous les trois.

Le court épisode qui venait de se passer était pour Jacques une des mille preuves de la difficulté de sa position. « N'importe! s'écria-t-il soudain, n'importe! La gloire d'avoir arboré le drapeau français sur une terre étrangère, et ouvert au commerce de la mère patrie de nouvelles sources de richesse, ne rachète-t-elle pas amplement les soucis du dedans et les dangers du dehors?

— En effet, dit quelqu'un arrivé auprès de Jacques sans que celui-ci s'en fût aperçu; pourtant, les ressources diminuent!

— Toi, mon brave Pierre! fit Jacques, tu viens du rivage. Quel est l'effet produit par le départ du bâtiment?

— Mauvais, répondit Pierre, et il ne serait pas bon qu'en ce moment des privations leur fussent imposées!

— Il faut que je remonte le cours du fleuve, dit Jacques redevenu pensif; il faut que je pénètre au cœur même des tribus; il faut que je voie les chefs et que je m'en fasse des amis! — Et tu dis, mon brave Pierre, ajouta-t-il, que le départ du brick a produit un fâcheux effet? Des bras nous sont nécessaires, pourtant, autrement la colonie avorte!

— D'abord, ils paraissent le comprendre, reprit Pierre, et ils s'étaient rendus au rivage avec la seule pensée d'accompagner de leurs vœux le navire qui devait leur ramener des frères; mais lorsque les ancres ont été levées et les voiles déployées, lorsque le bâtiment s'est incliné sur les eaux et a commencé à y tracer son sillon écumeux, ils ont tous été pris de vertige; les femmes ont crié et se sont arraché les cheveux. Les hommes tendaient leurs bras vers la pleine mer et maudissaient le jour où ils avaient perdu de vue la terre natale. Ensuite, ils se sont investis les uns les autres, les femmes reprochant aux maris de les avoir enlevées à leur famille, à

leurs amis, à leurs habitudes; les hommes disant aux femmes que c'était leur ambition à elles qui les avait poussés à signer le fatal engagement. Et puis, ont-ils ajouté en chœur, où sont les richesses promises? qu'avons-nous gagné à nous exiler de notre pays? La misère de là-bas peut-elle se comparer à la misère qui nous attend ici? Le froid nous va prendre et nos maisons ne sont point achevées; les provisions s'épuisent et il n'est pas question de récoltes; les bêtes féroces, et les Indiens plus féroces encore, menacent notre vie à toute heure de la nuit et du jour, et où en sont les remparts qui doivent nous protéger? Mais, tenez, ils approchent; jugez-en!»

En effet, d'horribles clameurs se faisaient entendre. Jacques Cartier vit le flot humain se diriger vers lui, l'entourer, le gagner, avec aussi peu d'émotion que le rocher se voit envahi par les flots déchainés de l'Océan; aussi, il arriva pour le flot humain ce qui arrive pour les flots de la mer; la foule menaçante qui arrivait le reproche à la bouche, fit peu à peu succéder aux cris un sourd murmure, qui lui-même ne tarda point à s'éteindre dans un silence morne et honteux.

« Mes enfants, dit Jacques, lorsque sa voix, sans s'élever au-dessus de son diapason ordinaire, put être entendue de tous, fonder un Etat est une tâche difficile mais glorieuse! Jadis les hommes ont vu de vaillants chefs se jeter dans la mêlée et y périr afin de procurer la victoire à leurs soldats; les fondateurs d'Etats ressemblent à ces vaillants chefs; ce sont leurs privations et leurs souffrances qui font la prospérité de leurs descendants! Courage! Encore quelques efforts, et nos murailles défient les attaques des Indiens, et nos maisons nous mettent à l'abri des injures de l'air, et le blé noir de notre chère Bretagne montre à nos yeux sa petite fleur grise et blanche, gage d'abondance et de sécurité; encore un peu de temps, et sur nos dix génisses, six nous auront donné l'espoir d'un inépuisable troupeau! Ces efforts, qui de nous les refuserait? Cette dernière heure de travail complétant la journée de labeur, qui la pourrait marchander? S'arrête-t-on devant la porte quand il n'y a plus qu'à en soulever le marteau? Courage donc, et vive la France!

— Vive la France! » répéta-t-on autour de Jacques avec encore plus d'énergie qu'on n'en avait mis tout à l'heure à hurler des malédictions!

« Vous savez, mes enfants, reprit Jacques, que des alliances avec les Indiens nous seraient une source de prospérités? Soit ressentiment ou défiance, ils refuseront de venir à nous; nous irons donc vers eux. Je remonterai le cours du fleuve à cinquante milles dans les terres; neuf d'entre vous m'accompagneront; nous partirons dans deux heures! »

Ne songeant plus au brick qu'un vent d'ouest emportait, les hommes s'offraient tous à le suivre, sauf M. Bleu-de-Ciel pourtant qui, à l'idée de s'aventurer parmi les peaux-rouges, sentit son front blêmir, ses jambes flageoler et ses dents claquer avec une compromettante sonorité; il craignait de payer de sa chevelure la trop grande hospitalité que, le matin, il avait voulu exercer envers Rouge-Épine et Fleur-de-Mai, et cette chevelure était si parfaitement peignée, lustrée et bouclée, qu'il y devait tenir et qu'il y tenait en effet tout particulièrement.

« Tous les noms dans un chapeau! dit Jacques

Cartier. Le sort décidera de ceux qui devront m'accompagner, mes braves camarades! »

A mesure qu'un nom sortait, celui qui était désigné pour mourir, peut-être, allait se ranger auprès de Jacques, aux acclamations de la foule.

Le neuvième nom qui fut appelé fut celui de Bleu-de-Ciel, et, cette fois, les acclamations de la foule ressemblèrent, à s'y méprendre, à des huées et à des éclats de rire. Quant au nom du brave Pierre Marie, il n'était point sorti.

Deux heures plus tard, la colonie tout entière se retrouvait au bord du fleuve.

Bleu-de-Ciel dont la pâleur et les mouvements nerveux augmentaient de minute en minute, mais qui pour rien au monde n'aurait osé décliner l'honneur que lui faisait le destin, Bleu-de-Ciel allait, le dernier, passer du rivage dans l'une des deux barques, lorsque Pierre Marie qui le guettait, et qui d'ailleurs, depuis le matin, avait son projet, lui fit faire volte-face et sauta à sa place dans le canot que, d'un coup d'aviron, il éloigna du bord, à l'instant où Jacques Cartier, debout dans le sien et le front découvert, s'écriait : « Dieu et la France! Si dans huit jours vous ne nous voyez point, priez pour nous! »

Bleu-de-Ciel, effaré et ne se rendant pas bien compte de la mine qu'il convenait de faire en cette occurrence, s'agenouilla néanmoins comme les autres à la vue des deux canots qui s'éloignaient, quitte à se répandre ensuite en périodes fulminantes, mais arrondies, contre cet impertinent Pierre Marie, qui l'avait ainsi frustré de la gloire qu'il n'eût pas manqué d'acquiescer. Et comme, généralement, c'était à ceux qu'il rasait qu'il adressait ces discours, ceux-ci, malgré la bonne envie qu'ils en avaient, ne lui pouvaient rire au nez.

Entre les chefs indiens qui se regardaient comme spoliés par l'établissement des Français, se distinguait Powatan, père de la douce et jolie Fleur-de-Mai. Aucun chef ne le surpassait en prudence, comme aussi aucun n'avait plus d'ardeur au combat que le Léopard, jeune chef d'une tribu alliée à la tribu de Powatan, celui-là même que nous avons déjà vu apparaître plus haut.

Parfois, quelques dissensions s'étaient élevées entre Powatan et le Léopard; mais les deux chefs s'étaient réunis dans une commune haine contre les étrangers, leur union n'avait point tardé à se corroborer de l'amour que Fleur-de-Mai inspirait au Léopard, pour qui la jeune Indienne éprouvait un éloignement invincible, à la grande surprise de son amie Rouge-Épine.

Dès que le Léopard avait eu regagné le campement de Powatan, courroucé encore de la conduite des trois colons vis à vis de Fleur-de-Mai, il reparla de guerre contre les blancs avec plus de véhémence que jamais.

« L'instant est propice, disait-il, le grand canot des faces-pâles a repris sa course sur le lac salé, le découragement est dans les cœurs! »

Powatan alors ayant convoqué le conseil, il y fut décidé que le Léopard irait sans retard réunir les guerriers des tribus alliées; qu'immédiatement ensuite le feu serait mis à Québec, et que ceux de ses habitants qui voudraient s'en échapper seraient scalpés!

A cet arrêt terrible, Fleur-de-Mai, assise non loin de là, tressaillit violemment, mais son angoisse devint

inexprimable, lorsque Rouge-Epine haletante, ayant osé pénétrer jusqu'au milieu du cercle que formaient les chefs, annonça, dès que la liberté de parler lui eut été accordée, que deux canots remplis de faces-pâles et conduits par le grand chef des blancs se montraient sur le fleuve!

« Ma fille a bien parlé, dit Powatan avec un grand calme, elle aura des graines rouges pour se faire des colliers. Qu'elle se retire! »

« Que le Léopard rase la terre, ajouta-t-il aussitôt que Rouge-Epine se fut éloignée, et qu'avant la prochaine aurore tous nos guerriers soient réunis autour de Québec!

— Et les canots? fit le Léopard, qui, ayant entendu que Jacques Cartier s'y trouvait, était dévoré du désir d'attacher à sa ceinture la chevelure du chef blanc.

— Que mon jeune frère ne conçoive aucune inquiétude à cet égard, répliqua Powatan, les faces-pâles ont vu leur dernier soleil! »

Et comme le Léopard insistait pour rester, l'ordre de partir à l'heure même lui fut intimé, et le conseil fut levé après que l'embuscade où les Français devaient tomber eut été réglée.

Le Léopard cependant était resté immobile, le front penché et le cœur rempli d'amertume.

« Powatan éloigne le guerrier dont il redoute la valeur, murmura-t-il assez haut pour être entendu de Rouge-Epine et de Fleur-de-Mai qui, par des sentiments différents, épiaient les mouvements du jeune chef. Bon! le Léopard obéira, mais, auparavant, il aura conquis la chevelure du chef blanc! »

A ces mots, les deux Indiennes s'approchèrent inopinément du jeune homme.

Sans songer à démêler ce qui se passe dans son cœur, Fleur-de-Mai tremble pour les jours de Jacques Cartier, et désire ardemment voir s'éloigner un guerrier de la valeur du Léopard. Sa voix se fait douce et caressante pour dire la gloire promise au jeune chef dans l'accomplissement de sa mission. En effet, il est des tribus qui penchent vers une alliance avec les blancs; il ne faudra rien moins que la vive éloquence du Léopard pour les en détourner.

Le Léopard n'a jamais entendu Fleur-de-Mai lui parler avec cette bonté; il en est touché, il va se rendre à l'ordre de Powatan; seulement, il demande à la jeune fille une des perles de son collier. Hélas! à cette demande, Fleur-de-Mai tressaille; malgré elle, l'éloignement que lui inspire le jeune chef se peint dans ses traits. Ce mouvement n'échappe point au Léopard et sa colère contre Jacques Cartier devient de la rage.

Fleur-de-Mai pleurait, Rouge-Epine admirait naïvement le Léopard et ne pouvait concevoir que son amie ne fût pas très-fière d'être aimée d'un aussi brave guerrier, lorsque Powatan, revenant au lieu du conseil, ne cacha point sa surprise d'y retrouver le jeune chef.

En des circonstances moins critiques, ce seul fait les aurait peut-être armés l'un contre l'autre. Ce jour-là, Powatan dissimula son mécontentement, et ayant ordonné aux deux jeunes filles de rentrer dans leur wigwam, il descendit jusqu'à jurer au Léopard que la vie de Jacques Cartier lui serait gardée. Dès lors, le Léopard ne recula plus son départ.

À peine s'était-il dirigé vers les profondeurs de la forêt, que Powatan et ses guerriers de choix se glis-

saient dans les roseaux, sur le bord du fleuve que remontaient les Français.

Bientôt le bruit mesuré des rames se fait entendre et les canots paraissent.

Au même instant, vingt flèches acérées traversent les airs et deux Français tombent mortellement blessés.

« Les Indiens, » s'écrie Pierre Marie, désignant la rive gauche du fleuve.

Malgré la douleur que lui cause la mort de deux des siens, Jacques Cartier, qui ne s'avancait dans les terres qu'avec des intentions pacifiques, aurait voulu parlementer. Le loisir ne lui en est pas laissé. Les meilleurs tireurs d'entre les peaux rouges continuent à accabler de flèches les deux canots, tandis que les autres, nageant sous l'eau, entreprennent de les aborder.

Ce fut une terrible lutte.

Les balles françaises encore plus que les flèches indiennes étaient mortelles; vingt Indiens sont tombés et ne reverront plus la clarté des cieux! Mais aussi, du côté des Français, il ne reste debout que Jacques Cartier dans un canot et Pierre Marie dans l'autre.

A cet instant, une main s'élève au-dessus des vagues, puis une tête, et une exclamation de triomphe se fait entendre. La main s'était posée sur le bordage du canot de Pierre Marie! Hélas! le cri de triomphe fut promptement suivi d'un cri de détresse. Rapide comme l'éclair, Pierre Marie avait plongé son poignard dans la gorge de l'Indien.

Pierre n'avait pas remplacé son poignard à son ceinturon, que quatre autres Indiens abordaient le canot de Jacques Cartier.

Pierre envoie une balle à l'un, Jacques Cartier fait lâcher prise à un autre, mais les deux derniers sautent dans le canot, enlacent Jacques Cartier comme deux serpents, et pendant que Jacques essaie de se débarrasser de leurs étreintes, et que Pierre Marie tient son mousquet ajusté sans oser tirer sur le groupe, d'autres Indiens se hâtent de venir prêter main-forte à ceux qui maintiennent Jacques Cartier, tous respectant sa vie d'après l'ordre qu'ils en avaient reçu, et l'on pousse le canot au rivage.

Pierre Marie l'y va suivre.

« Non! non! s'écrie Jacques Cartier. Désormais, le sort de la colonie repose sur toi; retourne là-bas, je t'en prie, je te l'ordonne! »

Pierre hésite à obéir. Comment abandonner Jacques? comment ne pas affronter avec lui les derniers dangers? Il obéit pourtant; il obéit parce qu'un généreux espoir l'anime. Profitant de ce que les Indiens, enivrés de leur triomphe ne se préoccupent que de leur glorieuse capture, il regagne le milieu du fleuve et, puissamment aidé par le courant, il disparaît bientôt dans la direction de Québec.

Le lendemain de ce jour, le soleil se leva brillant et pur sur un tableau pittoresque et caractéristique. D'un côté, les mères et les épouses des guerriers tombés la veille pleuraient auprès des corps de leurs fils et de leurs époux; d'un autre côté, de jeunes Indiennes imprimaient un doux balancement à de frais berceaux suspendus aux branches des arbres, et chantaient sur un ton monotone mais agréable néanmoins les bonheurs de la maternité; ailleurs, d'autres Indiennes, fourbissant des tomawaks ou tressant

des mocassins, prédisaient, sur un rythme éclatant, la chute de Québec et l'extermination des faces-pâles. Rouge-Épine se voyait au milieu de ces dernières, tandis que Fleur-de-Mai, assise devant le wigwam de son père, les jambes repliées sous elle, les bras pendants, la tête penchée, restait muette et paraissait insensible à ce qui se passait autour d'elle.

Sa tête se redressa pourtant, ce fut lorsque la porte d'un wigwam voisin de celui de son père s'ouvrit et donna passage à Jacques Cartier.

Soit respect involontaire pour Jacques, soit que Powatan eût pleine confiance dans les guerriers préposés à sa garde, Jacques marchait libre de tous liens.

Il vint s'asseoir à quelque distance de Fleur-de-Mai.

« Ma fille est triste comme un jour sans soleil, dit-il. »

Sans lui répondre, Fleur-de-Mai se leva, fit un pas vers lui, et d'une voix pénétrante lui demanda si les blancs n'ont point de Grand-Esprit qui les protège, et pourquoi ce Grand-Esprit ne venait pas à son secours.

« Ma fille n'a-t-elle jamais vu des chênes déracinés par la tempête, des lacs débordés, de petits enfants emportés par la maladie ? A-t-elle dit, alors, que le Grand-Esprit des Indiens abandonnait son peuple ? Les faces-pâles comme les peaux rouges ne sauraient pénétrer les desseins du Grand-Esprit, mais ils les doivent adorer ! »

A cet instant des Indiens apportèrent près du wigwam de Powatan un tomawak neuf et deux pierres rondes et plates. Le tomawak devait servir à scalper Jacques Cartier, et les pierres à lui braver la tête !

Fleur-de-Mai frémit dans tout son corps et détourna les yeux de ces objets d'horreur.

Chez les Indiens, il est une loi qui autorise les Indiennes à sauver un condamné à mort en l'épousant.

La certitude que le supplice de Jacques Cartier était proche donna à la jeune fille l'idée d'invoquer cette loi.

Emue et rougissante, elle en parle à Jacques qui la contemple dans un pieux recueillement.

« Ma fille est bonne, dit-il enfin. Puisse le Dieu des faces-pâles et des peaux-rouges la bénir ! Mais sa générosité a mis un bandeau sur ses yeux ; elle est encore un tout petit oiseau qui essaye ses ailes au soleil, moi je compte un grand nombre d'hivers. D'ailleurs, il est des hommes que le Grand-Esprit désigne pour une mission sacrée ; ceux-là, les joies du wigwam leur sont interdites ! Ma mission à moi était de répandre parmi les Indiens, non-seulement la gloire du nom français, mais encore les bienfaits de la civilisation. Si je ne puis vivre pour l'accomplissement de cette mission, je dois mourir pour elle ! Ma fille sera l'épouse d'un jeune chef, et les arbres qui entoureront son wigwam ne tarderont point à balancer de petits berceaux dans les airs ! »

Fleur-de-Mai baissa les yeux et des pleurs coulèrent de ses joues sur son sein.

Cependant, un guerrier vint annoncer à Jacques qu'il voyait sa dernière aurore et qu'il eût à rentrer dans son wigwam, s'il avait quelque chose à dire à son Dieu. C'était l'ordre de Powatan.

Jacques Cartier éloigné, Fleur-de-Mai reprit sa première et mélancolique attitude, et chantait à

mi-voix, sur une mélodie déchirante, la douleur de la gazelle dont le bien-aimé tombe sous les flèches des chasseurs, lorsque Rouge-Épine accourut auprès d'elle.

« Que ma sœur relève son front et se pare de ses colliers les plus beaux, dit Rouge-Épine à Fleur-de-Mai, le Léopard est de retour ! »

Puis, avec une complaisance toute particulière, Rouge-Épine s'étend sur la beauté, la bravoure, l'agilité, la rare astuce du jeune chef, et, pendant qu'elle parle, Fleur-de-Mai pense à la sagesse, à la bonté, à l'héroïsme du chef blanc !

« N'as-tu donc jamais regardé le Léopard, continue Rouge-Épine, n'as-tu jamais admiré le sombre éclat de ses yeux, la souplesse de sa taille, la vigueur de ses bras ? Eh bien ! que ma sœur détourne ses regards de ce wigwam, de ce wigwam où le chef blanc a besoin de demander à son Dieu le courage de mourir, ajoutez-elle avec un certain dédain, et qu'elle les porte de ce côté ! »

Du côté que désignait Rouge-Épine, s'avançaient Powatan et le Léopard.

Le Léopard rendait compte de sa mission à Powatan ; il lui disait que quelques tribus avaient l'indignité de songer à une alliance avec les Français, mais que la plupart étaient prêts au combat.

« Bien ! fit Powatan. Maintenant, que le Léopard prenne la chevelure du chef blanc. Ensuite, à Québec ! »

Ce qu'ayant entendu, Fleur-de-Mai s'élança vers les bois comme une biche blessée qui fuit avec le trait dont elle doit mourir.

Cependant, Jacques Cartier ayant été ramené, fut lié à un arbre et les cérémonies de son supplice commencèrent.

D'abord, d'horribles vieilles se promènent lentement autour de lui, détaillant les tortures qui l'attendent, et s'arrêtant à chacune de ces horribles peintures, pour voir si son courage ne faiblissait point. Puis, à mesure qu'elles avançaient dans leur cruelle psalmodie, la marche devient de plus en plus rapide, et elles finissent par tourner autour de Jacques avec une vitesse vertigineuse, le harcelant, le raillant, l'insultant, sans pouvoir porter atteinte à son impassibilité.

Alors, la plus repoussante de ces affreuses vieilles se détache du groupe et, selon la loi à laquelle avait fait allusion en tremblant la pauvre Fleur-de-Mai, elle vient offrir à Jacques la vie et sa main.

« Le chef blanc sera très-heureux avec sa chouette mignonne, fait-elle en grimaçant d'une diabolique façon ; qu'il me regarde ! Je n'ai plus ma fleur de beauté, mais je deviendrai plus laide encore ! Par exemple, le vent du midi n'est pas plus doux que mon humeur : pourvu que le chef blanc me reconstruise mon wigwam et me le fournisse de gibier, de bois sec, et des peaux les plus moelleuses et les plus belles, je ne tourmenterai son sommeil de mes cris et de mes gémissements, qu'alors que d'inguerissables blessures que j'ai aux deux jambes m'empêcheront de dormir ; ce qui m'arrive toutes les nuits ! »

La vieille eût continué longtemps de cette sorte, au grand plaisir des assistants, si Powatan ne l'eût fait taire et ne lui eût ordonné, à elle et à ses compagnes, de céder la place aux guerriers.

Les guerriers s'avançaient. Chacun d'eux a dix flèches

aigües dans son carquois, et le fer de son tomawak resplendit au soleil. Tous doivent employer leurs dix flèches et lancer leur tomawak à diverses reprises dans la direction du patient, assez près pour que les flèches lui sifflent aux oreilles et pour que le tomawak rase sa chevelure, sans le blesser pourtant. Le guerrier qui blesserait à mort le patient avant le moment désigné serait déshonoré ! mais celui qui, par sa dextérité et son adresse, arrive à le faire pâlir ou à lui causer le plus léger frémissement, celui-là excite des hurrahs de triomphe.

Jacques ne donna point cette joie aux Indiens. Ferme et stoïque, son regard plongé dans l'infini et son âme conversant avec Dieu, les nuées de flèches qui tourbillonnaient autour de sa tête et les tomawaks qui effleuraient son front ne firent pas tressaillir un seul de ses muscles.

Le supplice de Jacques Cartier durait déjà depuis près de trois heures, lorsque Powatan dit au Léopard qu'il convenait d'en finir. L'honneur du coup mortel était, on le sait, réservé au jeune chef. Jacques allait cette fois sentir le froid contact de l'homicide acier, lorsque le Léopard, s'apercevant de l'absence de Fleur-de-Mai, et, par un horrible raffinement de jalousie, la voulant présente à l'action qu'il allait accomplir, retint dans ses doigts nerveux la hache que tous les regards cherchaient déjà dans les airs, et demanda instamment que la jeune fille fût amenée.

Semblable à une fleur arrachée de sa tige et que le vent pousse devant lui au gré de son caprice, la fille de Powatan parut.

« Jacques ! s'écria-t-elle par un irrésistible élan.

— Dieu et la France ! répondit Jacques d'une voix sonore.

— Dieu et la France ! » fut-il répété au loin.

Et comme le Léopard brandissait avec rage son terrible tomawak, une balle lui fait lâcher prise et l'étend presque agonisant sur le sol, en même temps que dix autres balles blessent grièvement Powatan et les Indiens les plus proches du poteau du supplice.

C'était Pierre Marie qui avait fait toute hâte et revenait avec une vingtaine de Français pour déti-

rer Jacques Cartier.

Les liens de Jacques Cartier sont coupés. Les Indiens, dix fois plus nombreux que les Français, restent immobiles de stupeur. Pierre Marie en voulait faire un grand carnage : Jacques ordonne le départ, et quand les Indiens reviennent à eux, l'héroïque petite troupe voguait vers Québec.

Quinze jours après les scènes que nous avons essayé d'esquisser, d'autres scènes plus gaies que celles-ci se passaient à Québec.

Un mariage s'y était célébré le matin. La veille, les chasseurs et les pêcheurs étaient revenus chargés de gibier et de poisson. Maintenant, les breches tournaient et le poisson cuisait dans de grandes marmites, et, en attendant que sonnât l'heure du festin, M. Bleu-de-Ciel, qui était aussi maître à danser, faisait répéter aux filles et aux garçons d'honneur toutes sortes de gigue et de menusets d'un ordre que l'on pourrait appeler composite ; mais loin de choquer les exécutants, il semblait plutôt que cela portait leur gaieté au paroxysme.

La sécurité la plus complète régnait donc dans Québec. Depuis quinze jours les Indiens n'avaient pas donné signe de vie. On pensait que le dernier et

hardi coup de main les avait pénétrés de crainte, et l'on était tout près de s'en croire délivrés à jamais.

Telle n'était point la pensée de Jacques Cartier ni de son fidèle Pierre Marie. Le calme apparent des Indiens leur présageait quelque chose de sinistre. Plus d'une fois cette question avait été agitée entre eux ; plus d'une fois ils avaient fait des reconnaissances dans la forêt ; et leur conviction d'une prochaine attaque était si grande, que Jacques Cartier avait exigé que non-seulement les chasseurs n'allassent chasser qu'en nombre, mais encore que des sentinelles eussent, jour et nuit, les yeux ouverts du côté de la forêt !

Le jour dont il s'agit, les sentinelles firent une capture qu'ils conduisirent devant Jacques Cartier.

C'était Fleur-de-Mai dont les longs cheveux voilaient la face.

« Ma fille à Québec ! s'écria Jacques, dès qu'il eut jeté les yeux sur l'Indienne. Sans doute, Fleur-de-Mai n'est point seule, continua-t-il, examinant attentivement la jeune fille ? Ses guerriers, plus nombreux que les grains de sable du rivage, l'accompagnent ? »

Fleur-de-Mai resta muette ; elle ne voulait point trahir ses frères.

« Comment Fleur-de-Mai s'est-elle avancée jusque sous nos remparts ? dit encore Jacques Cartier ; venait-elle épier les actions des blancs pour les reporter à son père et à son fiancé ! »

Fleur-de-Mai ne se montre nullement offensée de cette inculpation. Surprendre les moyens de défense et d'attaque de l'ennemi paraissait de bonne guerre aux Indiens. Cependant tel n'est point le motif qui a conduit ses pas.

« Fleur-de-Mai est à la recherche de son âme, dit la jeune fille avec une candeur et une mélancolie touchantes ; le chef blanc, dans sa fuite, a emporté l'âme de la pauvre Indienne. Sans doute, il sait des mots magiques pour rendre la paix au cœur de Fleur-de-Mai ; ces mots, qu'il les dise, et que Fleur-de-Mai redevenue l'heureuse fille des bois ! »

Il était impossible de n'être point ému de cette tendresse naïve qui s'ignorait et se révélait à la fois. Jacques Cartier contempla la charmante Indienne d'un regard attendri. Là est le bonheur, se dit-il ; un wigwam et cette enfant, les grands bois et la liberté, je n'ai qu'à étendre la main et ces biens sont à moi !... Oui, mais alors la colonie !... Ah ! que Dieu me pardonne d'en avoir un moment détourné ma pensée !

« Ma fille veut-elle s'agenouiller devant le Dieu du ciel et de la terre, des faces-pâles aussi bien que des peaux-rouges ? demanda Jacques Cartier à Fleur-de-Mai. Qu'elle me suive, je vais la conduire au pied des autels ; elle y retrouvera la paix de son cœur ! »

Étonnée de ces paroles, mais les saisissant à la lettre, Fleur-de-Mai marcha avec empressement sur les pas de Jacques Cartier.

Cependant, à peine tous deux avaient-ils franchi le seuil de la petite église, qu'un grand tumulte se fit entendre au dehors.

« Aux armes ! aux armes ! » criait-on d'abord.

« Au feu ! au feu ! » fut-il ajouté ensuite avec l'accent d'une horrible détresse.

Jacques Cartier quitte aussitôt l'église où il enferme la jeune fille.

« Les Indiens ! les Indiens ! lui dit Pierre.

— C'est-à-dire l'incendie et le massacre, répond Jacques ! »

Alors, avec ce sang-froid propre aux natures d'élite, ici, Jacques organise les moyens de se rendre maîtres de l'incendie ; là, il dispose un petit bataillon carré que les Indiens s'efforcent en vain d'entamer et qui, de ses quatre faces, leur jette la mort avec une épouvantable furie ; plus loin, c'est une vaillante colonne qui se rue sur les peaux-rouges, les disperse, les chasse devant elle comme un troupeau effaré, et les poursuivrait jusque dans la forêt, si Jacques n'avait défendu formellement que l'on franchît l'enceinte de Québec.

Et puis, de tous côtés, des combats corps à corps, où la souplesse et l'agilité de l'Indien, lui font éviter le coup mortel, et souvent encore en tombant faisait-il payer cher la victoire à son vainqueur !

Ce fut ainsi qu'après une lutte acharnée, Pierre Marie ayant dix fois terrassé le Léopard, remis de ses blessures, et le Léopard s'étant relevé dix fois, l'Indien tomba enfin pour ne plus se relever ; mais en tombant il entraîna le brave Pierre Marie dans sa chute et, par un effort suprême, lui enforça son tomawak dans le flanc !

« Jacques ! » fit Pierre en mourant, en même temps que les lèvres sanguinolentes du Léopard laissaient passer avec son dernier soupir une exclamation de triomphe haineux !

Non loin de là, deux autres guerriers, exaspérés par la vue des cadavres de Pierre Marie et du Léopard, se battaient aussi avec un remarquable acharnement. Tous deux étaient grands, agiles et forts, tous deux paraissaient également intrépides et adroits ; c'étaient Jacques Cartier et Powatan. Jacques avait en main sa courte et forte épée de marine, Powatan son dangereux tomawak.

Le combat avait cessé autour d'eux, et au loin les flammes ne jetaient plus sur Québec leur sinistre clarté ; ils se battaient encore !

Cependant, le bras de Powatan semble ne plus tenir son tomawak avec la même vigueur ; on dirait que ses yeux se détournent de son ennemi ; Jacques va lui porter un coup décisif ; mais ce coup qui devait trancher les jours de l'Indien, ce n'est point lui qui le reçoit !

Fleur-de-Mai, enfermée dans la petite église de Québec, ainsi que nous l'avons dit, avait en vain essayé d'ouvrir la porte et de sortir. Alors, prise de funestes pressentiments, elle avait gagné le bord de l'une des fenêtres, en avait brisé les vitres, et là le tableau le plus déchirant avait frappé ses yeux : son père et Jacques Cartier étaient aux prises ; son père faiblissait et Jacques Cartier tenait la mort suspendue sur son front !

« Dieu des Français, sauve mon père ! » s'écria-t-elle.

Elle s'élança de dix pieds de haut, vient tomber entre les deux guerriers, et reçoit le coup mortel destiné à Powatan !

« Le Dieu de Jacques est grand, il a entendu la fille des forêts ! » murmura-t-elle.

Et ses yeux limpides se fermèrent pour ne se rouvrir jamais !

Powatan et Jacques Cartier s'étaient reculés, saisis d'étonnement et d'horreur.

Cependant, les Indiens étaient vaincus sur tous les points et leurs funestes projets complètement déjoués. Jugeant de ce que les Français allaient faire par ce que les Indiens eussent fait à leur place, Powatan, s'était agenouillé auprès de Fleur-de-Mai et entonnait son chant de mort, s'attendant à voir commencer les apprêts de son supplice, lorsque Jacques lui vint proposer un traité d'alliance.

Les Indiens tiennent à honneur qu'aucun muscle de leur visage ne trahisse les sentiments secrets de leur âme, ici, néanmoins, une exclamation de surprise échappa à Powatan.

Au lieu de le livrer aux jeunes guerriers et aux vieilles femmes, au lieu de l'éprouver par d'horribles tortures, non-seulement on lui laissait la vie, mais encore son autorité, et pour cela le chef blanc ne lui demandait que d'être son frère ! Powatan avait peine à ne point douter du témoignage de ses sens.

« Le chef m'a-t-il entendu ? reprit Jacques. Il fourmille des peaux et du gibier aux Français, il ne méditera plus la ruine de Québec, et, dès lors, les Indiens et les Français seront frères.

— Hush ! » fit Powatan, traduisant par cette interjection la forte émotion dont il était saisi.

Puis, debout et la main sur sa poitrine, il prononça le serment de l'alliance.

« Bien ! fit Jacques. Maintenant, mon frère peut enlever ses morts et reprendre le chemin de son village avec ce qui lui reste de ses guerriers.

— Chevelures ! murmura Powatan les yeux baissés. »

Comme il ne comprenait pas qu'on pût abandonner le cadavre de son ennemi sans l'avoir préalablement scalpelé, il faisait ainsi entendre qu'il ne pouvait enlever ses morts puisque tous avaient encore leurs chevelures.

« Les Français ne prennent point les chevelures de leurs ennemis, dit Jacques Cartier ; leur ennemi mort devient pour eux un frère. Que le chef emporte ses guerriers !

Quelque stupéfaction que cette nouvelle générosité des Français causât à Powatan, il obéit néanmoins.

De grands brancards furent construits, les morts d'entre les peaux-rouges y furent déposés et au milieu d'eux la pauvre Fleur-de-Mai.

Et, lorsque le cortège funèbre quitta la ville :

« Que l'âme de la douce victime nous protège auprès du Seigneur, s'écria Jacques, la main sur le front glacé de Fleur-de-Mai ! »

« Vive la France ! et vive le fondateur de Québec ! » lui fut-il répondu parmi les siens.

« Fondateur de Québec, répétait Jacques Cartier pensif et profondément triste, après que les derniers honneurs eurent été rendus à Pierre Marie et aux colons tombés sous les flèches ou les tomawaks des Indiens, hélas ! que ce titre coûte cher ! »

M^{me} ADAM-BOISGONTIER.

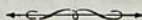
LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 6.

Parmi les nombreuses productions de notre catalogue, nous signalerons ce mois-ci : un très-brillant quadrille intitulé *l'Orgueil*, par H. Borsat; la *Princesse Clotilde*, polka sarde, par Frantz Van Horscele, lauréat du grand concours musical de 1858. Cette polka, dont le rythme est des plus heureux et qui mérite une mention spéciale, est ornée du

portrait de la Princesse. Enfin *le Vieil Ormeau*, pastorale due au talent de l'auteur de *Frais Lilas*, M. Paul Blaquière est une composition remarquable par sa grâce, sa fraîcheur et sa simplicité pleine d'érudition.

Ces œuvres sont éditées chez M. Cartereau, à l'exception du quadrille *l'Orgueil*, qui est dû à la maison Paté.



REVUE MUSICALE

Partition du *PARDON DE PLOËRMEL*, par M. G. Meyerbeer.

Nous avons raconté à nos lectrices la légende bretonne sur laquelle l'illustre auteur des *Huguenots* a composé la partition du *Pardon de Ploërmel*. Nous avons esquissé, scène par scène, les péripéties de ce petit drame plus naïf qu'émouvant, plus fantastique que vraisemblable. Si cette fable, qui rappelle les contes de veillées récités le soir, dans les étables, par les vieilles fileuses de la Bretagne, avait été enchaînée dans un cadre musical simple, mélodique et champêtre comme le sujet qu'elle traite, nous aurions pu prendre l'œuvre de M. Meyerbeer pour un opéra comique; mais le grand maître ne comprend pas ou ne veut pas comprendre les compositions naïves, les effets sans éclat, les nuances douces de la poésie villageoise, celle qui chante au bord d'une source et s'endort sous un toit de chaume. Il saute à son génie de l'air, de l'espace, des orages, des rayons lumineux, le bruit de la foudre, la flamme de l'éclair et le déchainement de tous les éléments lyriques. C'est donc un opéra, et un opéra d'un ordre élevé qu'il a composé sur cette ancienne tradition. On en vient même, en l'écoutant, à regretter les bribes éparses d'un dialogue qu'on voudrait voir remplacer par les formules ordinaires du récitatif.

L'ouverture du *Pardon* a des proportions vraiment magistrales, et quand on ne connaît pas d'avance le libretto, on est prêt à croire qu'il va être question, dans la composition nouvelle, d'une de ces pages historiques et dramatiques où tous les grands mouvements de la passion humaine sont appelés à jouer un rôle. C'est un vaste prologue écrit avec ampleur et dans lequel cependant se distinguent de délicieuses mélodies que l'on entend plus tard dans le courant de la pièce, la clochette de la chèvre, les divagations de la folle, les korrigaus qui passent dans l'air, des hymnes, des roulements de tonnerre, des chants d'hyménée, tout se retrouve dans cette préface véritablement digne d'un grand opéra. Le chœur d'introduction serait ravissant s'il était plus complet; mais cette malheureuse Dinorah, courant après sa chèvre, ne laisse pas assez de développement à ce morceau remarquable. Une sorte de

berceuse mélancolique qu'elle chante sur ces paroles :

Oh! dors, petite, dors tranquille,
Dors, ma mignonne entre mes bras.

produit le plus charmant effet. Elle est interrompue par les sons criards du biniou breton. C'est Corentin qui fait son entrée en chantant des couplets d'un rythme bizarre :

Oui, Dieu donne à chacun en partage
Une humeur différente ici-bas;
Il en est qui sont pleins de courage,
Moi, je suis de ceux qui n'en ont pas.

Mais voici venir Hoël, le héros de la légende. Il propose à Corentin de partager les dangers et les trésors du Val-Maudit. Nous avons raconté à nos lectrices cet épisode du libretto; qu'elles veuillent donc bien évoquer leurs souvenirs du mois dernier. Pendant que le rustre va chercher le vin nécessaire à lui rendre le courage, Hoël chante l'air de la *Magie*, puis, au retour de Corentin commence avec lui le duo de l'*Ivresse*. Ces deux morceaux n'ont rien de bien saillant; une voix lointaine et douce se mêle à leurs chants, et l'on entend alors une sorte de trio fantastique de l'effet le plus heureux.

Une valse vaporeuse du genre allemand succède à ce morceau. Dinorah qui s'approche peu à peu de Corentin, lui chante sa romance du *Vieux Sorcier*. Ici se place une ravissante et suave mélodie, le vrai bijou de la partition. La pauvre folle est éclairée par un rayon de lune qui reproduit son ombre sur le sol. Elle croit voir dans cette ombre une amie de son enfance; elle lui parle, lui répond et lui sourit :

Ombre légère,
Qui m'es si chère,
Ne t'en va pas.

puis elle répète son refrain en imitation de l'écho. C'est une ingénieuse et charmante idée, dont M. Meyerbeer a su tirer un grand parti. Dinorah exécute sur ce

thème des vocalises d'une extrême finesse qu'accompagne l'orchestre sur l'air de la valse allemande. Mais, hélas ! la lune se couvre d'un nuage, l'ombre s'efface et disparaît. *Reviens, reviens !* dit la jeune fille ; et le nuage s'évapore et l'astre lumineux brille au ciel ; alors la mélodie continue plus suave, plus pénétrante, plus poétique encore qu'auparavant. Ce morceau est redemandé chaque soir ; il deviendra populaire comme tout ce qui est beau.

Au second acte, nous nous trouvons au milieu du Val-Maudit. Des roches gigantesques surplombent le sol. Un torrent roule entre deux gorges profondes, un tronç d'arbre couché sert de pont pour passer de l'une à l'autre. Le vent mugit, l'horizon se couvre, Corentin tremble, et, pour vaincre le démon de la peur, chante un air que vient interrompre Dinorah ; le pauvre paysan, effrayé de cette apparition presque fantastique, est prêt à mourir d'effroi, mais la jeune fille le rassure en lui racontant, de sa voix pure et mélodieuse, la légende du *Trésor caché*. Ce motif est traité avec beaucoup de grâce et de bon goût. Hoël a retrouvé le sentier perdu de la montagne. Le duo qu'il chante avec Corentin :

Quand l'heure sonnera

est assurément le plus remarquable de la partition. D'une facture large, d'un effet saisissant, d'un rythme original, il se fait admirer d'un bout à l'autre. En ce moment, les éléments se déchainent, le tonnerre gronde, la tempête souffle, et ces convulsions de la nature trouvent de lamentables interprètes dans les instruments, admirablement conduits par le chef d'orchestre. Pauvre Dinorah ! que vas-tu chercher au milieu de ce chaos ? Pourquoi suis-tu, à travers tant de périls, ta chèvre vagabonde ? Prends garde, ne passe pas ce pont fragile, l'abîme est à tes pieds, Dinorah, Dinorah ! Mais la folle n'écoute rien, elle pose le pied sur l'arbre centenaire, le pont s'écroule, la foudre tombe, le torrent déborde et le spectateur reste anéanti sous la double émotion de cette musique palpitante et de cette situation terrible !

Le troisième acte débute par un air de chasse qui ne manque pas de verve ; mais on se demande à quel propos arrivent ces Nemrods en habits verts, ce faucheur qui aiguise sa faux, et ces pâtres qui chantent une villanelle. Tous unissent leurs voix pour entonner un *Pater noster* auquel on voudrait un peu plus de cette solennelle simplicité, qui est le vrai caractère du sentiment religieux.

Hoël a sauvé Dinorah. Hélas ! son cœur est plein d'incertitude et d'angoisse. La pauvre folle est blanche et froide comme une statue ; nul souffle échappé de ses lèvres, nulle palpitation de son cœur ne trahit un reste de vie. Le pauvre amoureux se désespère. Il dépose doucement la jeune fille sur un banc et lui chante presque à l'oreille ces couplets pleins d'amour et de tristesse :

Oh ! mon remords te venge
De mon fol abandon !

Il y a tout un petit poème de sentiment vrai dans ce chant désolé. Il semble qu'il s'en exhale un fluide magnétique qui réveille l'âme de la folle. Elle se soulève légèrement et entrouvre les yeux. Son effroyable chute a opéré la métamorphose traditionnelle. La folle

a retrouvé la raison, les souvenirs reviennent en foule, Est-ce un rêve ? demande-t-elle avec étonnement, en regardant ce qui se passe autour d'elle. Oui, c'est un rêve, répond Hoël, et le chœur intervient pour chanter l'air du *Pardon* que nous avons entendu dans l'ouverture. Cette scène a paru délicieuse, tout invraisemblable et toute vulgaire qu'elle soit dans les annales du théâtre ; enfin, l'ensemble final a dignement couronné l'œuvre.

Il faut avoir assisté aux répétitions du *Pardon de Ploërmel* pour se faire une idée du soin excessif que le grand compositeur apporte à l'exécution de ses opéras.

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,

a dit Boileau. Meyerbeer a suivi ce précepte. Aussi doit-on au musicien comme au poète des œuvres irréprochables.

Madame Cabel, Faure et Sainte-Foix ont été à la hauteur des rôles importants qu'ils avaient à interpréter.

MARIE LASSAVER.

Dimanche, 4^{er} mai, a eu lieu, salle Souffletto, la réunion musicale des élèves de mademoiselle Deberc.

Mademoiselle Deberc, lauréat du Conservatoire, est trop connue comme professeur de chant pour que nous nous étendions longuement sur son excellente méthode et sur son zèle que rien ne saurait ralentir. Mademoiselle Deberc est un professeur comme il y en a peu et comme il serait à souhaiter pour le bien des élèves qu'il y en eût beaucoup ! Du reste, les effets du remarquable enseignement de mademoiselle Deberc sont faciles et intéressants à constater dans ces réunions où, à un an de distance, les mêmes élèves viennent se faire entendre. En un an, des voix timides, qui n'osaient prendre leur essor, ont appris à déployer leurs ailes, leurs notes nous voulons dire ; d'autres voix, agréables dans les notes graves et dans les notes élevées, ont acquis le médium qui leur manquait ; les voix faussées sont devenues justes ; la mauvaise prononciation a fait place à une élocution nette, et les grimaces, les ambitieux mouvements de tête, les sourcils qui se froncent, tout cela a disparu comme par magie !

A la bonne heure ! Au moins sans sortir de chez eux, le père, la mère, le mari, peuvent, les pieds sur les chenets, se donner le régal d'une bonne musique bien chantée !

Dans la première partie de ce concert de famille, auquel ont participé les plus forts comme les plus nouveaux élèves de mademoiselle Deberc, *Mon cœur soupire* et les variations de *Cendrillon* ont été chantées avec goût, l'air du baryton des *Noces de Figaro* avec une verve rare, et mesdemoiselles Krafft et Grüner ont fort habilement joué, l'une, *le Rouet*, de Bernard Rie ; l'autre, *le Mouvement perpétuel*.

Dans la seconde partie, *la Regata Venezia*, duo de Rossini, a été on ne peut plus gracieusement chantée. Deux autres duos, celui du *Postillon* et celui du *Trouvère*, ont soulevé d'enthousiastes applaudissements.

C'était mademoiselle Listchner qui chantait la partie du soprano.

Un air d.s. *Vépres siciliennes* a été également chanté par mademoiselle Listchner avec une grande maestria.

De même d'un air de *la Traviata*, par mademoiselle Richard; d'un air de *Galathée*, et d'un air du *Proscrit*.

Deux chansonnettes ont été détaillées d'une façon ravissante par mademoiselle Tillemont.

Enfin, dans cette seconde partie, qui était à elle seule un concert, comme on n'en a pas tous les jours, un duo de piano et violon de M. Fauchaux, exécuté par M. Fauchaux et madame Besson, pianiste remarquable, a causé un vif plaisir; et mademoiselle L. Chardon a joué la sonate d'Adam avec une entente parfaite de la pensée du maître : énergie, grâce et légèreté, telles sont les qualités dont cette jeune vir-

tuose a fait preuve. De plus, M. Gustave Garcia a chanté, de sa voix belle et sympathique, un air de *la Sonnambule*, une tarentelle de Rossini et deux couplets d'une naïveté charmante.

M. Viault accompagnait.

Une douce mélodie de M. Viault avait été fort bien chantée par M. Izart.

Nous avons regretté de ne point entendre *la Bergeronnette*, de M. Viault, composition pleine de grâce et de charme que chante adorablement une des élèves de mademoiselle Deberc.

Correspondance

PLANCHE DE BRODERIES.

PLANCHE VI. — 1 et 2, Fichu de layette. — 3, Écusson avec E. L. — 4, B. C. — 5, Écusson avec Amélie. — 6, Écusson avec E. O. — 7, L. D. — 8, Écusson avec A. H. — 9 et 10, Parure au nouveau point de poste. — 11, Garniture, feston. — 12, Petite garniture. — 13, Maria. — 14, M. N. B. — 15 et 16, Parure au feston. — 17 et 18, Poignet et semé pour manche. — 19, J. M. J. — 20, M. L. — 21, Entre-deux. — 22, L. P. — 23, Garniture de taie d'oreiller. — 24, Mouchoir avec ourlet. — 25 et 26, Bonnet d'enfant. — 27, Entre-deux. — 28, Coin de mouchoir. — 29, Marie. — 30, O. B. — 31, M. C. — 32, M. B.

PLANCHE DE PATRONS.

33, Cora. — 34, G. C. enlacés. — 35, Élina. — 36, Clady. — 37, A. G. enlacés. — 38, Porte-bouquets, gerbes. — 39, Désirée. — 40, Juanna-Maria. — 41, Juliette. — 42 à 49, Rose en papier. — 50, Alice. — 51, Claudie. — 52, Léonie. — 53, Lucile. — 54, Semé à broder sur ruban de taffetas. — 55, Emma. — 56, Milma. — 57, Stéphanie. — 58, Estelle. — 59, L. G. enlacés. — 60, Cladie. — 61, Antonie. — 62, E. B. — 63, Bourse au crochet avec perles. — 64 et 65, Fichu de petite fille. — 66 à 69, Mantelet de poupée. — 70 à 74, Veste grecque de petit garçon.

Tu me vois désolée, Florence, et toute confuse d'une grosse bécue que je viens de commettre. Au reste, ce n'est pas bien étonnant, car depuis le départ de mon cher frère, je suis un peu plus étourdie que par le passé, et il n'est point de jour où maman ne me dise : « Jeanne, Jeanne, où as-tu l'esprit ? » Ah ! je ne le sais que trop ! C'est sur les champs de bataille que ce pauvre esprit voyage sans cesse ; en vain, quand je suis avec ma bonne mère, je veux imposer un autre cours à mes idées, afin que l'inquiétude peinte sur mon visage n'ajoute pas à ses alarmes : efforts superflus, tout nous ramène à ce triste sujet ; tantôt c'est un uniforme aperçu de loin, qui nous rappelle l'heure du départ, la séparation et mille dangers ; tantôt, derrière la vitre d'un marchand de gravures, c'est une page de notre histoire militaire, ou bien une carte stratégique de la campagne d'Italie, ou encore la vue d'Alexandrie, sur les quais, des troupes qui passent ; sur les boulevards, des caissons d'artillerie, partout enfin la guerre et son affreux appareil, et ses sinistres voix.

Le palais de l'Industrie lui-même semble avoir pris

la livrée du jour : aussi est-ce bien vainement que nous allons y chercher la distraction et l'oubli : dans le salon carré, dans chaque galerie, ce n'est qu'une suite de combats et de scènes funèbres, comme si tous les pinceaux avaient pris à tâche de nous torturer. Ici, un pauvre soldat meurt abandonné dans la plaine ; ses frères sont déjà loin ; lui, faible, épuisé, il est tombé ; et, croisant ses mains que ne presseront plus celles d'un ami, il regarde le ciel, envoyant sa dernière pensée à tous ceux qu'il a laissés là-bas, sur la terre de France.

Plus loin, c'est le convoi d'un jeune officier.... Voyons, Florence, est-ce gai, est-ce rassurant tout cela ?

— Non, sans doute, Jeanne, mais la faute n'en est pas aux artistes dont tu parles avec tant d'amertume. Pouvaient-ils prévoir le cours des événements, qui viennent donner à toutes ces scènes un caractère d'actualité qui fait mal ?

D'ailleurs, Jeanne, quoique tu en dises, il n'y a pas au salon que des champs de carnage ; j'y ai vu, moi, de charmants tableaux de genre, des paysages qui

reposent les yeux, des scènes d'intérieur d'une vérité parfaite, des écoliers aux figures épanouies et malicieuses qui feraient sourire la misanthropie elle-même.

Il y a surtout une toile que je ne me lasse pas de contempler; le sujet en est triste cependant, car c'est *l'Enfant malade* de madame Henriette Browne; mais on respire tant de calme dans cette composition, que l'âme est rassérénée et que les bruits du cœur, tristes ou gais, font silence : on sent au milieu de cette pure atmosphère la présence invisible d'un ange, qui bientôt prendra son vol avec l'âme innocente de l'enfant. L'heure est solennelle : deux femmes, deux sœurs de charité sont avec le malade; l'une, la plus jeune, tient sur ses genoux le pauvre petit; pour lui, elle a tout tenté, tout prodigué : longues veilles, soins délicats et incessants, tendres paroles, douces caresses, rien n'a fait. Maintenant, pénétrée de son impuissance, et tandis que l'autre sœur demande à l'art un dernier secours, elle a les yeux fixés sur l'enfant. Sa douce figure n'est point contractée par l'inquiétude, par la douleur, pourtant elle l'aime, cet enfant, de tout l'amour que la charité met au cœur de ceux qu'elle aime : pour elle, c'est plus qu'un frère, c'est presque un fils; aussi, avec quelle ardeur elle prie...

Comprends-tu ce mot, Jeanne, elle prie ! c'est-à-dire elle croit, elle se confie, elle espère en Celui qui est le maître de la vie et de la mort.

Hé bien ! Jeanne, faisons comme elle : nous ne pouvons plus rien pour ceux que nous aimons et qui sont allés là-bas défendre l'honneur de notre nom : prions pour eux, la prière guérit les blessures, rend invulnérable et obtient la victoire.

Et puis, faisons autour de nous un peu de bien; on l'a dit, rien ne console et n'apaise autant les malheureux que de se sentir utiles à de plus malheureux qu'eux.

Tu l'as si bien compris, chère Jeanne, que dès ce matin, tu es allée porter les nouvelles reçues hier soir d'Italie à ta bonne nourrice, qui les attendait avec impatience. Allons ! à ton tour d'ouvrir la bouche, pour me faire le récit de ta journée.

— Ah ! Florence, comment oserai-je ? c'est précisément la confession de mon étourderie qu'il faut te faire avec ce récit.

— Dis toujours, je te promets une absolution pleine et entière.

— Tu le veux, écoute donc : comme tu le disais, je suis partie ce matin, dès l'aurore, tant j'étais impatiente de rassurer Catherine sur le sort de son fils. En m'apercevant, la chère femme a bien vite deviné l'objet de ma visite matinale, et comme elle m'a vue souriante en agitant la lettre de mon frère, elle est accourue pleurant presque de joie : Simon, mamzelle Jeanne, mon cher Simon, vous avez de ses nouvelles ? — Oui, ma bonne, et d'excellentes; écoute ce qu'en écrit Henri : « Dis à Catherine que son brave enfant se porte bien, et qu'elle recevra dans quelques heures une lettre dictée par lui. » — Brave ! il a dit brave, mamzelle Jeanne ! Oh ! si c'était un effet de votre bonté de me montrer l'endroit où M. Henri parle de mon enfant. »

Je le lui montrai : elle regarda longtemps ces lignes, lettre morte pour ses yeux, mais où son cœur lisait de si douces choses; puis son orgueil maternel satisfait, sa tendresse s'alarma : « Si je savais écrire,

que de conseils je lui donnerais, comme je lui recommanderais d'être prudent !

— Hé bien, ma bonne Catherine, puisque mon frère est le secrétaire de Simon, je veux être le tien; j'ai apporté de l'encre et du papier, et je vais écrire tout ce qu'il te plaira de dicter. »

Ainsi fut fait à la grande joie de Catherine.

— Jusque-là je ne vois dans ta conduite aucune marque d'étourderie.

— Oui, mais attends la fin : j'embrasse ma nourrice, puis j'entre au château où maman m'avait chargée de donner quelques ordres relatifs à notre installation; je vais rendre visite à mon jardin, où, petites filles, nous avons planté, déplanté et arrosé tant de fleurs; je cueille pour toi un gros bouquet et remplis un panier de mes plus belles cerises et des fraises les plus parfumées; je dépose le tout dans l'office et me hâte d'aller donner un coup d'œil à la basse-cour. Tout à coup le sifflet de la locomotive me fait tressaillir, j'aperçois à la grille la femme de chambre qui m'attendait avec mon mantelet et mon chapeau, et nous voilà parties : adieu cerises, fleurs et fraises !

— Ce n'est qu'un petit malheur, et d'autres profiteront de cet oubli.

— Pas même les moineaux, car j'ai mis le panier si bien en sûreté, qu'il y pourrait rester jusqu'à la fin du monde. Quel dommage ! elles devaient être si bonnes, mes belles cerises !

— Ma pauvre Jeanne, je suis bien sensible à ton aimable attention, et regrette seulement la peine que tu t'es donnée; mais, qui sait ? à quelque chose malheur est souvent bon. J'ai lu, je ne sais plus où, une histoire qui servira de preuve à mon dire : En 1724, un des princes de Fulde, propriétaire du domaine de Johannisberg, oublia d'ordonner que l'on procédât à la vendange. Les grappes pourrissaient sur pied, quand on s'avisait de les cueillir. A la grande surprise des travailleurs, les grappes gâtées donnèrent le vin le plus exquis. Depuis cette époque, on fait toujours la vendange le plus tard possible, et l'on réserve les grains trop mûrs pour la fabrication du vin dit de *potentat*, lequel est destiné aux caves des souverains.

— Ce qui tendrait à me faire croire que je vais retrouver toutes faites des confitures exquisées...

On sonne, Florence, quel ennui ! nous avions tant à travailler...

— Que depuis une heure nous babillons comme si nous n'avions autre chose à faire.

— Encore, si tu avais écrit sur notre porte ce qu'un savant avait mis sur la sienne : « Ami, qui que tu sois, sois prompt en affaires ou va-t'en. » nous serions sûres d'être bientôt délivrées des importuns.

— Et vous seriez les dupes de ce joli procédé, car ces importuns s'appellent aujourd'hui Claire et Marie, qui venaient vous apprendre toutes sortes de choses intéressantes recueillies de par le monde; elles ont vu toutes les œuvres d'Ary Scheffer, entendu monsieur Beulé retracer, dans un langage élégant, son voyage à Carthage et les découvertes curieuses dont il vient d'enrichir notre archéologie.

— Oh ! parle vite, chère Marie, me voilà tout oreilles.

— Je me garderai bien, Jeanne, de retarder par mes bavardages l'exécution de tes importants travaux.

Je t'offre mes dix doigts, te donnant ma parole que je n'ouvrirai pas la bouche.

— On ne doit faire de serment que devant la justice, mademoiselle. Pour ta punition, Marie, tu vas nous dire ce que M. Bulé l'a appris de l'art chez les Carthaginois.

— Jeanne, Jeanne ! tu veux donc finir la journée comme tu l'as commencée, par un oubli ? N'entends-tu pas toutes nos amies qui réclament les explications de leurs planches ? Ce n'est ni grec ni carthaginois qu'il faut leur parler, mais un aussi bon français qu'il sera possible, pour être bien comprises.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, FICHU DE LAYETTE. Le numéro 1 est le fichu lui-même, et le numéro 2 une pointe. Taille en nansouk ou en batiste un fichu sur le patron dont le numéro 1 est la moitié. Fends ensuite l'étoffe au milieu, de la lettre B à la lettre A. Taille une pointe semblable au numéro 2, et réunis cette pointe au fichu par une fine couture rabattue, en ayant égard aux points de repère : la lettre A qui marque l'angle de la pointe, doit être fixée au point A du fichu, c'est-à-dire à l'endroit où s'arrête la fente; la lettre B qui termine un des côtés de la fente, doit être fixée au point B du fichu. Quant à la lettre C de la pointe, réunis-la à la partie du fichu que la fente a séparée du point B.

Avant de commencer à broder ce fichu, remarque une ligne ponctuée qui sert à indiquer la manière de le plier; plie donc l'étoffe sur cette ligne, du point D au point E, et brode cette partie à l'envers du fichu, afin qu'après avoir été replié, le bord se trouve à l'endroit.

3, RICHE ÉCUSSON, plumetis, avec E. S. enlacés, anglaise, plumetis.

4, B. C., anglaise, plumetis.

5, ÉCUSSON, plumetis, avec Amélie, romaine, plumetis.

6, ÉCUSSON, plumetis, avec E. O. enlacés, anglaise, plumetis.

7, L. D., petite gothique, plumetis.

8, ÉCUSSON, plumetis, avec A. H. enlacés, anglaise, plumetis.

9 et 10, PARURE à broder sur toile ou sur nansouk double, au plumetis ou au nouveau point de poste expliqué en Mai.

11, FESTON pour objet de trousseau ou de layette.

12, PETITE GARNITURE, feston et plumetis pour objet de layette ou de trousseau.

13, Maria, anglaise unie, plumetis.

14, M. N. B., anglaise, plumetis.

15 et 16, PARURE à broder sur mousseline, feston et cordonnet.

17 et 18, MANCHE dite BOUILLON. Le numéro 17 est le poignet, le numéro 18 un semé à broder sur le fond de la manche; plumetis ou nouveau point de poste.

19, J. M. J., petite romaine, plumetis.

20, M. L., enlacés, anglaise, plumetis.

21, PETIT ENTRE-DEUX pour layette, plumetis.

22, L. P., enlacés, avec couronne de marquis, anglaise, plumetis.

23, GARNITURE de taie d'oreiller, feston et plumetis.

Ce dessin peut également servir pour jupon ou pantalon.

24, MOUCHOIR avec ourlet, feston et plumetis.

25 et 26, BONNET D'ENFANT. — 25, passe; 26, fond, plumetis ou nouveau point de poste.

27, LARGE ENTRE-DEUX pour jupon, pantalon ou robe d'enfant; broderie anglaise.

28, COIN DE MOUCHOIR au plumetis.

29, Marie, anglaise ornée, plumetis.

30, O. B., anglaise ornée, plumetis.

31, M. C., enlacés, anglaise ornée, plumetis.

32, M. B., romaine, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

33, Cora, anglaise, plumetis.

34, G. C., enlacés, anglaise, plumetis.

35, Elina, anglaise, plumetis.

36, Clady, anglaise, plumetis.

37, A. G., enlacés, anglaise ornée, plumetis.

38, GERBE EN LAINE. Cette gerbe, qui peut servir de porte-allumettes, de porte-bouquets, ou même de cache-pots, si tu doubles les mesures que nous allons donner, est un de ces rares ouvrages qu'on peut exécuter à peu de frais et sans difficulté : remplie de mousse et de fleurs de laine ou de papier, c'est un joli petit objet d'étagère ou de loterie.

Il faut pour l'exécuter : une pièce de gros laiton, une bobine de laiton fin, un gros écheveau de laine mais, quelques aiguillées de cordonnet mais, et deux ou trois crins blancs.

Coupe un laiton de 27 centimètres de long. — Réunis les deux bouts, les attachant avec une aiguillée de laine mais. — Recouvre de laine mais le cerclet tout entier. — Taille un deuxième morceau de laiton de 16 centimètres de long, formes-en un deuxième cercle, dans l'intérieur duquel tu places un rond de carton recouvert de taffetas vert (ce sera le fond de la gerbe). — Taille un troisième morceau de laiton de 21 centimètres de long. Formes-en un troisième cercle autour duquel tu enroules comme pour les précédents, de la laine mais.

Cela fait, taille 20 morceaux de laiton de 13 centimètres de long, qui vont servir de tiges aux épis.

Prends ta bobine de laiton fin, et taille des tiges de 20 centimètres de long. (Il en faut trois par épis, c'est-à-dire soixante pour la gerbe.)

Prends la laine mais, et coupe-la en bouts de 14 centimètres de long (4 bouts par tige de laiton fin, c'est-à-dire 12 par épis, et 20 fois 12 ou 240 pour la gerbe.)

Enfin, taille le crin blanc par bouts de 5 centimètres, pour simuler les barbes d'épis (9 par épis, ou 120 pour la gerbe).

Maintenant que tous les matériaux sont préparés, procédons à la fabrication de nos épis :

Prends quatre bouts de laine réunis, — pose-les en croix, par le milieu, sur le milieu d'une tige de laiton fin, — recourbe cette tige de manière à arrêter la laine, — tourne l'un sur l'autre les deux bouts de la tige, — laisse retomber les huit bouts de laine sur le laiton qu'ils doivent cacher, attache-les sur la tige avec une aiguillée de cordonnet mais, après avoir préalablement introduit une barbe dans l'intérieur du grain ainsi formé; — à un centimètre du point où tu as arrêté la laine, arrête-la de nouveau et de

la même manière, c'est-à-dire avec de la soie mais, passant une deuxième barbe dans le grain, et ainsi de suite jusqu'à ce que la laine ait été arrêtée en 4 points, pour former 4 grains. — Prépare de la même manière 3 tiges, — réunis ces 3 tiges, les attachant du haut et du bas avec l'aiguille enfilée de cordonnet, tu as alors un épi complet. Place cet épi sur une des tiges de gros laiton préparées au commencement de nos opérations, — recouvre toute cette tige de laine mais, — fais de la même manière les 20 épis.

Il ne s'agit plus que de les fixer sur les cercles de laiton. — Prends le plus grand, et passe dans l'intérieur un épi que tu fixes en l'attachant avec de la laine mais (2 centimètres au-dessous de l'endroit où finissent les grains); — prends un deuxième épi et fixe-le sur le cercle à 1 centimètre du premier, l'arrêtant de la même manière, — et ainsi jusqu'à ce que les 20 épis soient fixés.

Prends le plus petit cercle, place-le dans l'intérieur des tiges que tu y attaches, comme elles ont été attachées au premier dont celui-ci est distant de 5 centimètres.

Prends le troisième cercle (deuxième grandeur), qui servira de base à la gerbe, et qui, par conséquent, doit être fixé à l'extrémité des tiges.

Il ne reste plus qu'à ajouter une guirlande de *nielles* ou de fleurettes quelconques en laine ou en chenille, l'œil de perdrix ou coquelicot donné le mois dernier, par exemple; si tu veux obtenir exactement l'effet du croquis, il faut encore couvrir le bas des tiges d'épis un peu plus courts que les premiers, mais exécutés de la même manière : la gerbe peut, du reste, se passer de ce dernier ornement.

39, *Désirée*, petite anglaise, plumetis.

40, *Joanna-Maria*, anglaise, plumetis.

41, *Juliette*, anglaise, plumetis.

42 à 49, ROSE EN PAPIER. Prends chez M^{me} Beaussier une feuille de papier végétal, des cœurs, des calices, des tiges et des feuilles; — taille 3 bouillottes sur le n° 48. Ces 3 bouillottes que tu remarques dans le calice de la rose, au milieu des étamines, se font le plus facilement du monde; — réunis avec ta pince les 4 angles du carré, — chiffonne et pince légèrement, toujours avec ta pince, puis attache les 3 bouillottes autour du cœur, avec un fil de laiton, laissant entre elles la même distance à peu près.

Taille 3 paquets de 2 pétales, sur le n° 47 — grille chaque pétale séparément, — réunis les pétales deux par deux, — place-les ainsi réunis entre les bouillottes. Taille 3 paquets de 3 pétales, comme le n° 46; — plie chaque pétale par le milieu, — chiffonne, gaufre, retourne le bord avec la pince, et place chaque paquet derrière ceux du rang précédent en alternant autant que possible.

Fais 5 paquets de 3 pétales comme le numéro 45. Même opération que pour le numéro 46.

Fais 5 paquets de 2 pétales comme le numéro 44 — plie chaque pétale par le milieu — au lieu de chiffonner, boule, c'est-à-dire enfonce une boule de bois, puis retourne le bord avec la pince.

Taille 2 bandes de 5 pétales comme ceux du numéro 42 — boule comme au rang précédent. Tourne ce rang autour du cœur en plissant le bas de la bande (il est bien entendu que tu attaches à mesure tous ces pétales ou tous ces rangs avec un fil de laiton) — les pétales du deuxième rang doivent être détachés les

uns des autres et rattachés au cœur avec le laiton.

Pour le bouton, il suffit de rouler autour d'un cœur un rang de pétales taillés sur le numéro 43, rang d'autant plus long qu'on veut faire le bouton plus gros. Roule et chiffonne du bas en l'attachant.

Le numéro 49 te donne avec un croquis d'une branche de rose, la manière de la monter.

50, *Alice*, anglaise, plumetis.

51, *Claudie*, anglaise, plumetis.

52, *Léonie*, anglaise, plumetis.

53, *Lucile*, anglaise, plumetis.

54, *SEMÉ* à broder sur un ruban numéro 22, blanc ou noir, destiné à faire la garniture et les brides d'un chapeau de paille (voir aux modes). — Les fleurettes doivent être brodées en soie de Chine, noires sur un ruban blanc, mais sur un ruban noir. Le cœur est formé de 6 perles noires, taillées.

55, *Emma*, anglaise, plumetis.

56, *Milma*, anglaise, plumetis.

57, *Stéphanie*, anglaise, plumetis.

58, *Estelle*, anglaise, plumetis.

59, *L. G.*, enlacés, anglaise, plumetis.

60, *Cladie*, anglaise, plumetis.

61, *Antonie*, anglaise, plumetis.

62, *E. B.*, romaine ornée, plumetis.

63, BOURSE AU CROCHET. Fais 5 mailles chaînettes, réunis la première à la dernière pour former une boucle; — fais dans cette boucle 13 demi-bridés; dans chaque demi-bridge fais deux demi-bridés, et cela pendant 6 rangs, faisant toujours pour agrandir, 2 demi-bridés dans une demi-bridge du rang précédent. Retourne ton ouvrage (sans cela les perles que tu vas employer se trouveraient à l'envers), — fais une demi-bridge, — passe une perle, 5 mailles chaînettes, une demi-bridge séparée de la première par un seul point, passe une perle, 5 mailles chaînettes, 1 demi-bridge, ainsi de suite pendant 15 rangs. — 2 mailles chaînettes, 1 bride, 2 mailles chaînettes, 1 bride; ainsi de suite pendant deux rangs, dans lesquels tu passes le cordon qui sert à fermer la bourse. — 1 demi-bridge, 2 mailles chaînettes, 1 bride, 2 mailles chaînettes, 1 demi-bridge (tout cela dans la même maille du rang précédent pour former les petites dents qui terminent la bourse.

Cette bourse, destinée à une première communiant ou à une mariée, est en fil d'argent (fin ou demi-fin), avec perles blanches (une bobine de 3 grammes, et 3 rangs de perles dites *cire*).

Prises chez madame Legras, les fournitures de cette bourse ne te reviendront qu'à 8 fr. C'est le plus charmant cadeau que tu puisses faire à une sœur ou à une amie.

64 et 65, FICHU DE PETITE FILLE. Le numéro 65 est le fichu qui n'a pu, dans son entier, trouver place sur la planche, et dont le numéro 64 est le bout, qui doit être taillé d'un seul morceau avec le fichu. Ce joli modèle peut être exécuté en jaconas ou en mousseline, avec une petite garniture ourlée et tuyautée, de 3 centimètres de haut. Il doit être noué par derrière. Si tu le fais en mousseline blanche, tu peux broder la garniture, te servant d'un des dessins donnés dans les précédentes planches; entre le fichu et cette garniture, tu pourrais ajouter un petit entre-deux.

66 et 67, MANTELET de poupée avec capuchon. Le numéro 66 est le corps du mantelet, que tu garniras d'une ruche à la vieille, ainsi que le capuchon (67).

Exécuté soit en taffetas, soit en mousseline, ce man-
trel, que madame Herbillon vient de créer, est un
vrai bijou.

68, CROQUIS DU MANTELET. Devant.

69, IDem, dos.

70 à 74, VESTE GRECQUE pour petit garçon de trois
ans. La gravure de modes de février donne une idée
de l'effet produit par ce petit vêtement aussi gracieux
que simple d'exécution. Cette veste, qui doit être ac-
compagnée d'une jupe à gros plis crevés, montés sur
une ceinture, ferme devant, à l'aide de deux ou trois
boutons, et peut être brodée en soutache blanche
sur piqué ou nankin, en soutache de soie noire sur
popeline ou étoffe de fantaisie. Borde-la d'un lacet
posé à cheval.

70, Dos.

72, Premier côté du dos.

71, Deuxième côté.

73, Devant.

74, Manche.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Première toilette. — Robes et pardessus de taffetas;
jupe unie, corsage montant et à pointes. Pardessus
très-ample, formant sur le côté une manche entière-
ment fendue, fermée à volonté par neuf rangs de bou-
tons de taffetas. Cordelière nouée sur l'épaule et ter-
minée par deux glands. Au bord, petite ruche posée à
l'envers et ne dépassant que d'un centimètre. — Cha-
peau de crêpe, orné sur le côté d'une plume blanche
et d'une plume rose.

Deuxième toilette. — Robe et châle de mousseline
ou d'organdi, jupe à trois volants, garnis, ainsi que le
châle, de longs rubans blanc et mauve; corsage rond,
ceinture à longs bouts. — Chapeau de paille de riz
avec bouquet de pavots mauves sur le côté.

Toilette de petites filles. — Robe et basquine en pi-
qué; col et sous-manches en jaconas. — Chapeau rond
avec plume et choux en taffetas.

EXPLICATION DU COL AU CROCHET DONNÉ EN AVRIL.

Fais une chaîne de la longueur du tour du cou que
tu veux donner au col.

1^{er} RANG. — 2 mailles chaînettes, 1 bride dans la
3^e maille de la chaîne, 2 mailles chaînettes, 1 bride
dans la 6^e maille, 2 mailles chaînettes, 1 bride, etc.
Fais ainsi jusqu'à la fin de la chaîne, puis retourne
l'ouvrage.

2^e RANG. — 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans
la 6^e maille du rang précédent, 7 mailles chaînettes,
1 demi-bride dans la 6^e maille suivante, 7 mailles
chaînettes, 1 demi-bride, etc. Retourne.

3^e RANG. — 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride au
milieu de la 1^{re} dent du rang précédent, 7 mailles
chaînettes, 1 demi-bride et 3 brides dans la 3^e maille
de la 2^e dent du rang précédent, 2 mailles chaînettes,
3 brides et 1 demi-bride dans la 5^e maille de la même
dent, 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride au milieu de
la dent suivante (la 3^e du rang précédent), 7 mailles
chaînettes, 1 demi-bride et 3 brides dans la 3^e maille
de la dent suivante, etc. Fais en sorte que le rang
finisse comme il a commencé, c'est-à-dire par 2 dents
après l'écaille, puis retourne.

4^e RANG. — 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride au

milieu de la dent qui précède les 2 petites écailles,
faites au rang précédent, 7 mailles chaînettes, 1 demi-
bride, 4 brides et 1 demi-bride dans le jour qui sé-
pare les 2 écailles, 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride
au milieu de la 1^{re} dent qui suit le *trèfle* que tu viens
de former, 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride au mi-
lieu de la 2^e dent, 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride,
4 brides et 1 demi-bride dans le jour qui sépare les
2 écailles, 7 mailles chaînettes dans la 1^{re} dent qui
suit le 2^e *trèfle*, etc. Retourne.

5^e RANG. — 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride et
3 brides dans la 3^e maille de la dernière dent que tu
viens de faire, 2 mailles chaînettes, 3 brides et 1 demi-
bride dans la 5^e maille. Ainsi de suite, remarquant que
ce rang est tout à fait semblable au 3^e. Fais seulement
bien attention à alterner les *trèfles*, ce qui aura lieu
si tu fais les 2 écailles dans la dent formant le milieu
entre 2 *trèfles*.

6^e RANG. — Semblable au 4^e.

Fais ainsi 4 rangs de *trèfles* et casse le fil. Il s'agit
maintenant de faire les dents que tu remarques au bord
du col.

Pique donc ton crochet dans la 1^{re} maille du col, et
fais au-dessus du 4^{er} rang un rang semblable à celui-
ci, alternant les brides de manière à former les petits
carreaux que tu remarques sur le modèle. Arrivée au
bout de ce rang, fais 5 mailles chaînettes, 3 brides et
1 demi-bride dans le 2^e point que tu trouves au coin
du col, 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride un peu plus
loin, 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride un peu plus
loin (à la hauteur du 3^e rang), 7 mailles chaînettes,
1 demi-bride et 3 brides un peu plus loin (à la hau-
teur du 5^e rang), 2 mailles chaînettes, 3 brides et
1 demi-bride à côté, 7 mailles chaînettes, 1 demi-
bride, 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride, 7 mailles
chaînettes, 1 demi-bride et 3 brides un peu plus loin
(c'est-à-dire au coin même du col), 2 mailles chaî-
nettes, 3 brides et 1 demi-bride à côté. Tu continues
tout autour du col ce rang qui est le même que le 3^e.

Le 2^e coin doit être fait comme celui que nous ve-
nons d'indiquer. Casse le fil.

Faisons maintenant une dent, la 1^{re} après les deux
dents qui forment le coin (celle qui est à droite du
n^o 67).

Comme tu le vois, chaque dent se compose de deux
trèfles sur un même rang et d'un autre au-dessus, au
milieu des deux précédents. Partant du commence-
ment du col, compte, en allant de biais, c'est-à-dire
en te dirigeant vers le n^o 67, le nombre de *trèfles* que
tu as faits : il doit y en avoir 4 complets, le 5^e est com-
mencé au rang que tu viens de faire. C'est dans la
dent à gauche de ce 5^e *trèfle* qu'il faut piquer ton ai-
guille; après avoir préalablement fait une maille chaî-
nette, ayant soin de laisser un bout de fil, — fais 1 demi-
bride, réunis le fil au bout de fil que tu as conservé
après la maille chaînette, — fais avec ce fil, ainsi rendu
double, 7 mailles chaînettes, — coupe le bout de fil, —
fais 1 demi-bride, 4 brides et 1 demi-bride dans le jour
laissé entre les deux écailles du rang précédent,
— 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la dent qui
suit les deux écailles, — 7 mailles chaînettes, 1 demi-
bride dans la dent qui précède les écailles suivantes,
— 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride, 4 brides et 1 demi-
bride dans le jour qui sépare ces deux écailles, 3 mailles
chaînettes, — tourne 2 fois ton fil autour du crochet

pour faire 1 double bride dans la dent qui suit les écailles.

Retourne l'ouvrage : 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la dent qui suit le trèfle, 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride et 3 brides dans la 3^e maille de la dent suivante, 2 mailles chaînettes, 3 brides et 1 demi-bride dans la 5^e maille de la même dent, 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la dent qui précède le trèfle suivant, 3 mailles chaînettes. Tourne le fil 2 fois autour du crochet pour faire 1 double bride dans la dent qui suit le trèfle.

Retourne l'ouvrage : 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la dent qui précède les écailles, 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride, 4 brides et 1 demi-bride dans le jour qui sépare les 2 écailles, 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la dent qui suit les écailles, 3 mailles chaînettes. Tourne 2 fois le fil autour de ton crochet et fais 1 double bride dans la dent qui est au-dessus du trèfle.

Retourne l'ouvrage : 7 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la 1^{re} dent après celle que tu vois au-dessus du trèfle. Arrête et casse le fil.

Pour la dent suivante, pique ton crochet 2 trèfles plus loin, et opère de la même manière.

Même répétition pour le coin, que je te conseille de faire seulement à la fin, quand tu seras bien familiarisée avec ce travail des dents, qui est plus simple que tu ne te l'imagines peut-être.

Fais ensuite autour de chaque dent, en partant du col, le rang qui suit :

5 mailles chaînettes, 1 demi-bride, 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride, et ainsi de suite pour former les petites dents qui sont au bord des grandes. Dans chacune de ces dents, fais 6 demi-brides, termine enfin par un 3^e rang de petits carreaux autour de l'encolure.

Peut-être as-tu oublié que la double bride se fait comme la bride, avec cette seule différence que, pour la bride, tu tournes une fois le fil autour du crochet, et, pour la double bride, tu le tournes deux fois.

MODES.

Autrefois le noir était exclusivement la livrée des deuils ou des jours de pluie : qui donc aurait osé mettre un ruban noir sur un chapeau de paille de riz ? Telle est pourtant cette année la grande nouveauté : les chapeaux blancs sont ornés de noir, et les chapeaux noirs de blanc. Seulement les rubans noirs ou blancs sont très-souvent brodés ; nous donnons sur la planche un modèle de ce genre.

Le vert, le bleu, le groseille se montrent pourtant un peu, mais timidement et seulement comme liseré, au bord des bavolets ou dans l'intérieur des choux qui font fureur : chou de taffetas découpé, bleu de Chine au centre, noir autour, — bavolet noir bordé de bleu, avec tête doublée de la même nuance.

J'ai vu cet ornement dans la maison Durocher sur un chapeau de crin noir ; le bord de la passe à l'intérieur était garni d'une petite ruche découpée de taffetas bleu de Chine.

Le crin, à cause de sa souplesse, de sa légèreté et de sa solidité, est généralement accepté cette année. Blanc, c'est un chapeau très-élégant, surtout s'il est orné sur le côté d'un bouquet de roses sans feuilles, voilées par une écharpe de blonde ou de tulle ; noir,

il réunit toutes les qualités d'un chapeau de voyage : il est indéformable et ne craint ni le soleil ni la pluie.

La plupart de ces derniers ont une traverse en ruban noir, avec chou de couleur sur le côté, groseille, par exemple, bavolet noir avec tête groseille. Quelques-uns sont ornés de taffetas blanc.

La paille d'Italie est toujours le chapeau de visite des jeunes femmes et des mamans. Je citerai ceux que j'ai remarqués : chapeau de paille d'Italie avec lame appliquée sur le bord ; — la passe ornée d'une écharpe de crêpe lisse blanc, et sur le côté un bouquet de pavots carminés, ou un gros chou de plumes frisées, — bavolet en crêpe lisse avec lame de paille sur le bord.

Pour toilette très-habillée, chapeau de tulle malines coulé, orné de taffetas rose : bord, bavolet et brides roses — sur le côté, deux plumes, une blanche et une rose.

Pour jeune fille, le même chapeau garni de taffetas bleu de ciel avec une guirlande de myosotis très-touffue sur le sommet de la passe, ou tout blanc avec roses blanches sur le côté.

Comme demi-toilette : passe en paille belge, fond plissé en crêpe blanc, recouvert d'un tulle noir moucheté, traverse de taffetas noir, — gros chou de dentelle sur le sommet de la passe, — second chou semblable sur le bavolet, — bouquet de coquelicots dessous.

Les chapeaux ronds ont tous la forme *Impératrice* ; ils sont petits, rentrés des côtés, ornés sur le devant d'un chou de ruban coupé en coques, fortement pincées du bas. Deux rubans partent de dessous le chou et vont se croiser derrière le fond, avec bouts de 40 centimètres de long. — Dessous, deux nœuds de ruban, derrière les bandeaux. — Des brides très-courtes, surtout pour chapeau d'amazone.

Quant aux chapeaux d'enfant, rien de très-nouveau : pour petites filles, des passes en paille, fond de taffetas ou de tulle bouillonné, avec grosse ruche découpée.

Chapeau rond en paille, également orné d'une ruche ou d'une plume.

Pour petit garçon, chapeau de paille marron, bordé d'un simple ruban noir.

Aux étoffes signalées le mois dernier, nous n'ajoutons que des toiles de l'Inde, soyeuses et légères, — des piqués fond blanc, à dispositions charmantes, — des taffetas avec rayures verticales, — enfin des barèges de tout genre et de tout prix, depuis 35 centimes.

Les corsages habillés se font décolletés ; mais une petite pèlerine cardinale permet de les rendre montants à volonté.

Sur les robes légères, on porte beaucoup de fichus pareils à la robe, avec garniture tuyautée ; le patron Charlotte Corday que nous avons donné est le plus gracieux.

Les robes sont à volants ou à deux jupes ; la première garnie dans le bas de trois volants de 12 ou 15 centimètres de haut avec tête de 1 ou 2 centimètres. — La deuxième jupe est unie, ornée seulement des longs bouts de la ceinture qui accompagne le corsage rond.

Les robes fourreau, sans couture à la taille, étroites du haut et très-amples du bas, sont gracieuses et

ont un grand air, — quand elles sont réussies, — ce qui n'est donné qu'aux grandes faiseuses.

Les enfants ont un choix de jolies toilettes d'été : blouse et pantalon de nankin, ou de piqué, robe de jaconas, ou de mousseline. Nous avons surtout remarqué dans la maison Leclerc une robe de petite fille, qu'il n'est pas bien difficile d'exécuter, et qui était du plus charmant effet : jupe et basquine de piqué, avec semé groseille, garnie tout autour d'un étroit ruban groseille, recouvert d'un entre-deux de guipure blanche, faisant transparent.

Quant à ce petit monde si sage, et qui se tient si bien, les poupées, puisqu'il faut les appeler par leur nom, il n'est rien que M^{me} Herbillon ne fasse pour elles : robes de mousseline à petits volants garnis de dentelle, corsages coulisés et décollés; basquines de taffetas qui vont à ravir; robes de barèges avec mantelet pareil; châles algériens; ombrelles; chapeaux coquets à fond chiffonné, et qui ont le cachet des grandes maisons; des voilettes enfin, de vraies voilettes de dentelles avec semé et bordure: voilà ce que vous trouverez dans ce magasin que vous aimez tant, petites mamans mignonnes, et où vos grandes mamans vous conduisent d'autant plus volontiers qu'elles y trouvent des modèles charmants, dont une couturière adroite peut se servir pour les reproduire en grand. Il y a là surtout une robe de chambre, une belle robe

Pompadour, d'un genre tout à fait aristocratique, qu'elles pourront acheter pour vos poupées d'abord, et pour elles ensuite; car, nous le répétons, il est facile de reproduire ces modèles.

Enfin, comme confection d'été, après la basquine de taffetas noir, nous citerons pour jeune fille un petit collet double, garni d'une ruche, que M^{me} Gillard fait beaucoup en ce moment; puis le châle de taffetas brodé, garni de guipure, pour dame; le châle de mousseline, avec ourlet bordé d'une valenciennne ou d'une guipure blanche; le burnous blanc en étoffe algérienne.

Le mois prochain, nous parlerons de la lingerie et des toilettes de deuil.

Encore un mot, chères amies. Avril, en vous portant de notre part un bouquet qui nous a valu de la vôtre les plus aimables remerciements, vous faisait encore une promesse pour le mois suivant. Pourquoi cette promesse ne s'est-elle pas réalisée? La lune rousse aurait-elle été, comme à la vigne, funeste à nos fleurs? Avons-nous dû attendre une seconde floraison?

Peut-être bien. Quoi qu'il en soit, nous sommes bien sûres que vous ne nous saurez pas mauvais gré de ce retard qui vous permet de respirer le doux parfum du lilas longtemps après qu'il ne fleurit plus dans nos jardins.

Mosaïque

Le riche qui multiplie ses besoins, fait au pauvre le vol de son superflu.

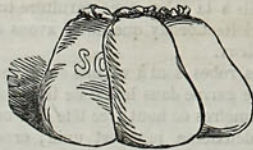
PILAYOINE.

L'exactitude n'est pas seulement un trait de politesse, c'est un acte de modestie.

SAUVAGE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : La vertu ne gît pas en une bonne œuvre.

RÉBUS





Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

